FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 954

MAI 2025

BALLON D'OR

"Pixie" Stojkovic, un destin très animé

+

ENQUÊTE

Le tabou des coaches en souffrance

AUTOPORTRAIT

Pedro, le multi-titré de l'ombre

RENCONTRE

Antonio, le multi-fracturé de Londres

REPORTAGE

Saint-Marin, le foot enfin au féminin

ENTRETIEN

"LIVERPOOL ET MOI, ON SE RESSEMBLE BEAUCOUP"

Mohamed Salah

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 834 – 10 mai 2025 – Ne peut être vendu séparément. Theo McInnes/L'Équipe

PEACE AND SPORT

460 MILLIONS

D'ENFANTS VIVENT EN ZONE DE CONFLITS*

* Source UNICEF 2024

LE SPORT CONSTITUE UN VECTEUR PUISSANT D'ÉDUCATION, D'INCLUSION ET DE PAIX.

AU TRAVERS DE CETTE CAMPAGNE #WHITECARD, LES CHAMPIONS ET LES COMMUNAUTÉS SE RÉUNISSENT POUR RAPPELER, QU'AUJOURD'HUI PLUS QUE JAMAIS, LE SPORT EST UN CATALYSEUR D'ESPOIR DANS UN MONDE DIVISÉ, ET QUE L'ÉDUCATION À LA PAIX PAR LE SPORT DOIT ÊTRE UNE PRIORITÉ ABSOLUE.

LIRE
NOS RECOMMANDATIONS

#WHITECARD

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Luc Herincx
Francis Magois
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

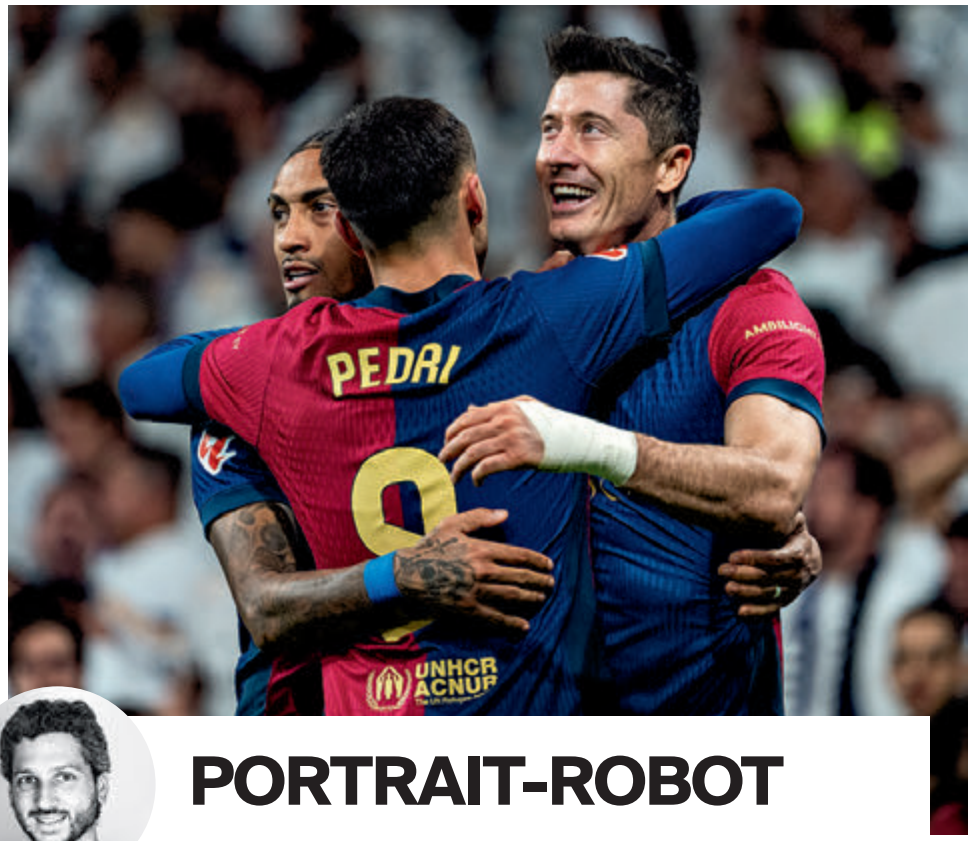
DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entrainer des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



Alberto Gardin/ZUMA/Psnewz

PORTRAIT-ROBOT

Emmanuel Bojan
Rédacteur en chef adjoint

En janvier, il avait éteint tout suspense ; au soir du 11 mars, il n'était plus dans la course. La culture de l'instantanéité des jurys populaires qui avait tôt fait de désigner Mohamed Salah, irrésistible avec Liverpool, comme le récipiendaire du Ballon d'Or 2025, l'a déchu sans ménagement d'un trophée même pas glané après l'élimination en Ligue des champions par le PSG. Et, parce que le ridicule de l'incohérence ne tue pas, ceux qui ont enterré leur favori pourraient l'exhumer, maintenant que les Reds dominent à nouveau l'Angleterre. D'expérience, la seule chose que l'on sait dans cette course de fond, c'est qu'on ne sait rien jusqu'à l'emballage du scrutin. Même vous qui connaissez l'identité des finalistes de C1, alors que nous bouclons ces lignes avant les demi-finales retour. Trois formations du dernier carré ont brillé par leur collectif (Paris-SG, Inter, Arsenal) et la quatrième (le Barça) s'expose mathématiquement, comme la France en 2018 ou le Real Madrid en 2024, à la dilution des votes pour ses individualités (Pedri, Lewandowski, Raphinha ou Yamal, dont la précocité commande de rappeler qu'il est suffisamment jeune pour amasser quatre Trophées Kopa). Ainsi vaut-il mieux se garder de toute certitude et emballement. L'histoire est remplie de vainqueurs proclamés coiffés au poteau et le lauréat dépend de la somme de cent perceptions de jurés éparpillés sur tous les continents.

Parfois, des gros joueurs ne se montrent ni grands ni beaux, pas à une vociférération près, même contre un arbitre en pleurs la veille en conférence de presse. Un Ballon d'Or en puissance ne devrait pas faire ça. Surtout avec l'élégance et le fair-play comme troisième critère. Il ne s'agit pas d'élire un joueur lisse au riche palmarès, une sorte de Pedro, qui dresse son autoportrait dans ce numéro. Mais le candidat idéal aurait les traits d'un stakhanoviste talentueux, courtois, avec de la personnalité. Un joueur régulier dans l'exceptionnel, qu'on érigerait volontiers en modèle pour nos enfants.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
OM, attraper les étoiles

8 Ma passion
Jacques Santini cache bien son jeu

À L'AFFICHE

10 Entretien
Mohamed Salah : "Je sais que je suis une légende"

20 Data zone
Barça-Real, l'éclat des Clasicos

22 Autoportrait
Pedro : "Je n'ai jamais voulu être une star"

28 Rencontre
Incassable Michail Antonio

34 Enquête
Coach, ça va ?

42 Reportage
Les femmes, l'avenir de Saint-Marin

48 Au tableau !
Rennes-PSG, la finale de Coupe de France 2019 vue par Julien Stéphan

TEMPS ADDITIONNEL

54 Ville de foot
Dans la Bruges électrique

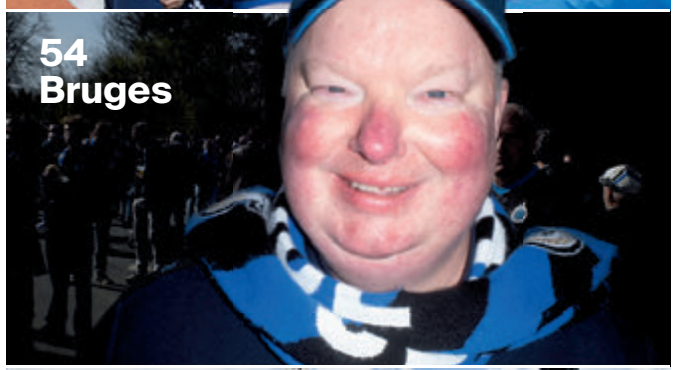
60 Tendances
Réalité virtuelle : casqués, prêts..., dégagez !

BALLON D'OR

62 Sur les traces de...
Dragan Stojkovic, itinéraire d'une rock star

69 Paroles de juré
Narzulla Saydullaev : "En Ouzbékistan, le peuple rêve de la Coupe du monde"

70 Pas trop cliché
Uli Hoeness dans le grand bain



Theo McInnes/L'Équipe - Étienne Garnier/L'Équipe - Giuseppe Carotenuto/L'Équipe - Léo Aupetit/L'Équipe - Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

L'ALLIÉ SUR VOS CHANTIERS
ET SUR LE TERRAIN

STANLEY
PARTENAIRE OFFICIEL

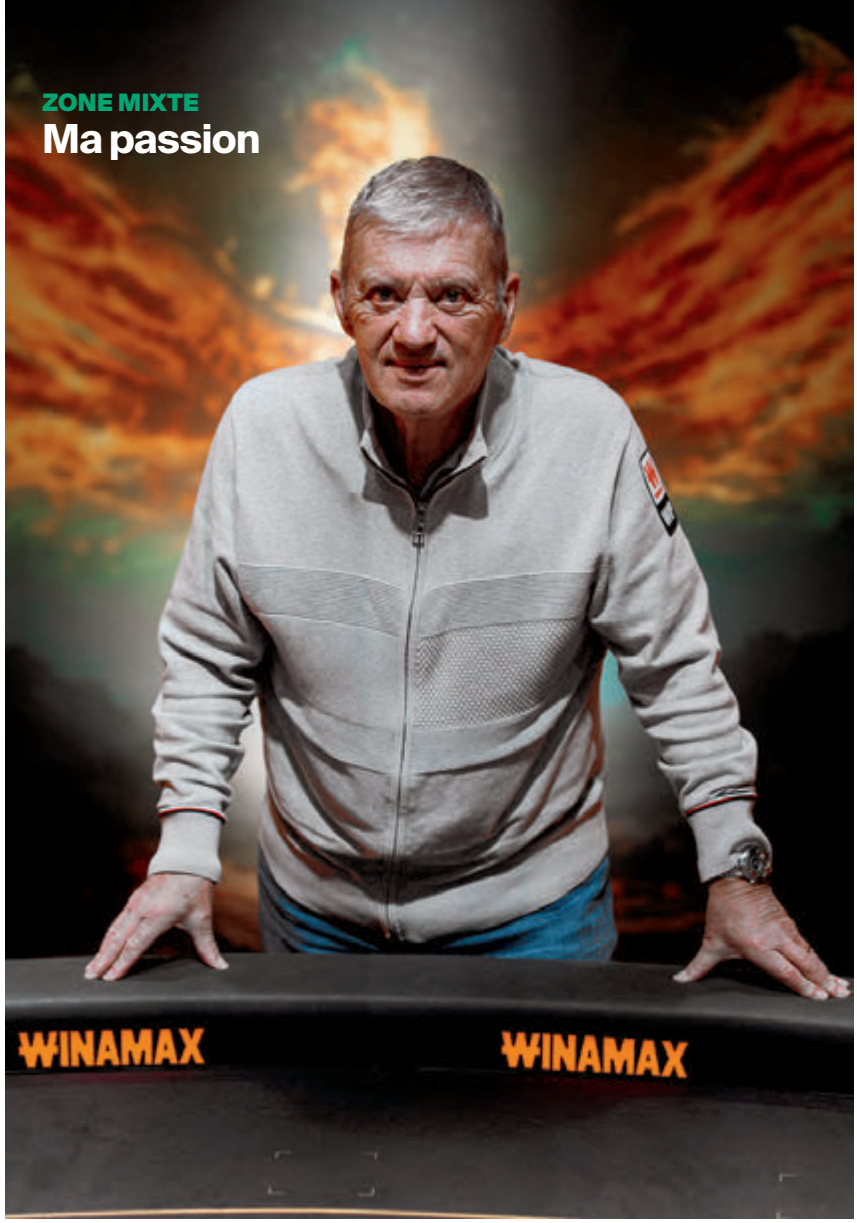
OLYMPIQUE LYONNAIS OL
MASCULIN

ATTRAPER LES ÉTOILES

Le week-end des célébrations de ses 125 ans, l'OM d'Amir Murillo (à gauche) a laissé filer la victoire sur la pelouse du LOSC (1-1) d'Osame Sahraoui. À deux journées du clap de fin de la Ligue 1, les Phocéens, deuxièmes, comptent deux points d'avance sur les Nordistes, cinquièmes et premiers non qualifiés pour la C1.

Franck Faugère/L'Équipe

SARAOUI
Boulanger
Boulanger



SANTINI CACHE BIEN SON JEU

L'ancien sélectionneur des Bleus voue une énorme passion au poker. Au point d'avoir récemment disputé une grande finale nationale. **Par Olivier Bossard**

Casino d'Aix-en-Provence, début avril. Des centaines de joueurs s'affrontent depuis bientôt sept heures à l'occasion de la finale nationale du Winamax Poker Tour. À la table 106, Gus Hansen, le Danois aux trois victoires sur le circuit international (WPT), mange ses adversaires un à un. Tout près de lui, table 165, Jacques Santini, 72 ans, enchaîne les mains, résiste aux coups de bluff de ses adversaires et ramasse les jetons sous les couleurs de Winamax, célèbre plateforme de poker en ligne. "J'avais fait des épreuves de qualifications, tout seul de mon côté, et c'est à ce moment-là que « Wina » m'avait proposé de rejoindre l'équipe, explique l'ancien sélectionneur de l'équipe de France (2002-2004). J'ai toujours adoré le poker." La passion remonte à l'enfance. À l'époque, ses parents tiennent un hôtel-bar restaurant du côté de Sochaux. Le garçon aime traîner entre les tables, s'asseoir et observer les clients enchaîner les parties de cartes. "Je baignais là-dedans." L'ancien milieu de terrain touche à tout (belote, tarot…), ramène ce hobby jusque dans les vestiaires de Saint-Étienne, son club de cœur. "Quand j'étais joueur à l'ASSE *(de 1969 à 1981; il a aussi entraîné les Verts entre 1992 et 1994),* on jouait toujours au poker les veilles des grands matches de Coupe d'Europe. On faisait une petite cagnotte qu'on buvait tous ensemble après."

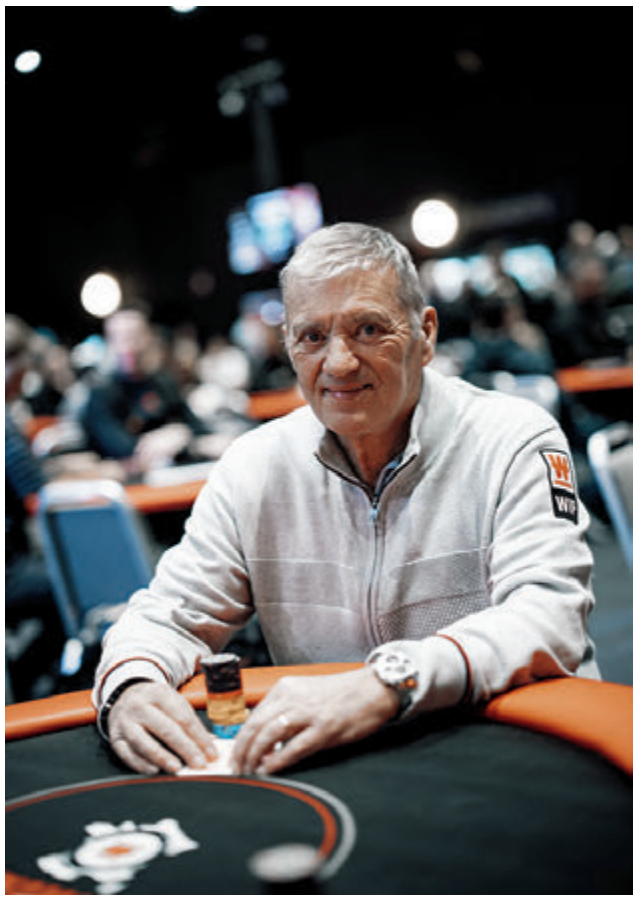
Les adversaires s'appelaient Christian Lopez, Dominique Bathenay, Jean-Michel Larqué ou les frères Revelli, planqués dans une chambre d'hôtel. Aucun ne ratait une partie. "Au début, le coach Herbin ne savait pas qu'on y jouait. *(Sourire.)* Mais on rigolait bien, ça riait et ça chambrait beaucoup. On savait toujours quand Jean-Michel avait du jeu. Il avait des tics avec ses mains et ses jetons."

"Je peux devenir complètement fou"

Cet engouement pour les cartes ne le lâche jamais, malgré les années et l'emploi du temps toujours chargé. "Il m'arrive encore aujourd'hui d'organiser des tournois avec les copains." Parfois aussi de traîner tard devant l'ordinateur du salon pour jouer un tournoi en ligne ou de fréquenter les cercles de jeu et les casinos près de la maison de famille du côté de Lyon. "Jouer en live, avec l'adrénaline, le bruit des jetons, les comportements des adversaires, j'adore ça."

En 2015, l'ancien coach de Lyon (2000-2002) ou Tottenham (juillet-novembre 2004) termine vingtième d'une étape à Saint-Étienne. En 2016, il prend la cinquante-troisième place et empoche 1600 euros lors d'un tournoi à Paris. En 2022 encore, Santini termine à la trente-huitième place d'un événement organisé dans la capitale au Club Montmartre. "Je termine sur un « bad beat » *(situation dans laquelle une main nettement moins forte remporte le coup sur l'autre)* qui aurait pu me faire passer un jour de plus. Je suis un joueur très calme, mais dans ces moments-là, je pourrais devenir complètement fou."

La passion l'amène encore à se poser devant la télé pour suivre les plus grandes parties de l'histoire du jeu, jusque tard dans la nuit. "J'ai une chaîne qui diffuse plein de tournois. Mais j'en ai tellement regardé que je retombe parfois sur les mêmes." Le rêve et la suite portent le nom de Marrakech, au Maroc. "J'aimerais beaucoup aller jouer un gros tournoi là-bas. C'est une référence dans le milieu." Et Vegas ? "Je dois savoir rester humble. Mais si je pouvais jouer encore plus, je le ferais." Ceci n'est pas un bluff.



À 72 ans, Jacques Santini a changé de terrain de jeu. Fini les pelouses et les bancs de touche, c'est désormais autour des tables de poker que l'ancien Stéphanois fait parler sa science du bluff. Il rêve désormais de disputer un tournoi à Marrakech, voire à Las Vegas.

Caroline Darcourt/Winamax

MOHAMED SALAH

“JE SAIS QUE JE SUIS UNE LÉGENDE”

L'attaquant star égyptien revient sur son ascension, l'émotion du dernier titre de champion d'Angleterre et ce lien unique avec Liverpool qu'il a choisi de prolonger.

Par
Dave Appadoo, à Londres (Angleterre)

Photos
Theo McInnes/L'Équipe

Signe du destin, enfant, Mohamed Salah prenait toujours le Liverpool FC quand il jouait aux jeux vidéo.

Mohamed Salah
32 ans. Né le 15 juin 1992 à Nagrig (Égypte) ; 1,75 m, 73 kg.
Attaquant. International égyptien (105 sélections, 60 buts).

Parcours
Arab Contractors (2009-2012), FC Bâle (2012-janvier 2014), Chelsea (janvier 2014-janvier 2015), Fiorentina (janvier 2015-juin 2015), AS Rome (2015-2017), Liverpool (depuis juillet 2017).

Palmarès
Coupe du monde des clubs 2019 ; Supercoupe d'Europe 2019 ; Ligue des champions 2019 ; Championnat de Suisse 2013 et 2014 ; Championnat d'Angleterre 2015, 2020 et 2025 ; Coupe d'Angleterre 2022 ; Coupe de la Ligue anglaise 2022 et 2024 ; Community Shield 2022.

"En début de saison, vous aviez déclaré que l'un de vos objectifs principaux était le titre de champion d'Angleterre. Pourquoi ?
J'avais même dit que c'était mon objectif principal. C'est la première fois de ma carrière que je plaçais le Championnat au-dessus de la Ligue des champions. ça avait été un tel crève-cœur de ne pas pouvoir célébrer avec nos fans en 2020, en raison de la pandémie, que je voulais absolument, avec toute l'équipe, offrir cela à nos fans et à la ville. Neuf mois plus tard, promesse tenue. *(Sourire.)*

Racontez-nous la frustration de 2020…
C'était vraiment compliqué car le club n'avait pas été champion depuis trente ans. Je ne sais pas si on se rend compte. On réalise une saison exceptionnelle en Premier League *(99 points)* mais le confinement nous prive d'une célébration que la ville attendait depuis trois décennies. Il fallait que l'on se donne une autre occasion de leur offrir cette joie avec, cette fois, la possibilité de communier et de faire la fête. Et puis, j'en ai aussi fait un défi personnel car c'était ma dernière année de contrat au club et donc, possiblement, ma dernière saison ici. Or, à Liverpool, ce que les fans veulent par-dessus tout, c'est le titre de champion d'Angleterre.

"Je travaille dur mais surtout intelligemment"

Vous avez toujours ressenti cette envie absolue des supporters ?
Bien sûr ! Dès ma signature. Car ça va de pair avec la rivalité avec Man United, qui compte 20 titres alors que Liverpool était coincé à 18 depuis 1990 *(20 désormais, co-détenteur du record).* Remporter enfin le Championnat était autant un challenge qu'une énorme pression car il fallait que l'on trouve cette mentalité de gagnant que le club avait un peu perdue. Je savais avant de venir *(2017)* à quel point c'était spécial pour Liverpool, je voyais la passion unique autour du club. De plus, pas mal de gens me branchaient gentiment en me disant : « Toutes les recrues disent qu'elles veulent gagner la Premier League mais il ne se passe jamais rien. » Je leur répondais : « OK, OK, on verra bien si j'y arrive ou pas. » Il semblerait que j'aie tenu parole. *(Rires.)* J'en suis fier car Liverpool et moi, on se ressemble beaucoup.

C'est-à-dire ?
Liverpool est connu pour réussir des come-backs incroyables, renverser des situations qui paraissent désespérées et pour absolument tout donner tout le temps. En ce sens, je pense qu'il y a des similitudes à la fois dans mon parcours, où personne n'aurait pu imaginer cette trajectoire, sur le fait que je n'abandonne jamais et dans ma façon de tout dédier au foot. J'aime dire aussi que non seulement je travaille dur mais je travaille surtout intelligemment. C'est important de mettre du sens dans son travail.

Anecdote amusante, plus jeune, quand vous jouiez aux jeux vidéo, vous choisissiez Liverpool. Pourquoi ?
J'avais été marqué par « le miracle d'Istanbul » en 2005 *(menés 0-3 à la mi-temps de la finale de C1 par l'AC Milan, les Reds l'emportent 3-3, 3-2 aux t.a.b.).* Et puis, ils avaient un jeu très rapide, percutant, avec notamment Djibril Cissé qui allait à 1000 à l'heure, Steven Gerrard qui était capable de remonter tout le terrain et d'envoyer un missile pleine lucarne des 30 mètres, etc. J'ai eu la chance de rencontrer « Stevie » à plusieurs occasions, c'était particulier de pouvoir discuter avec l'une des plus gran-

Kobie Abott/ SPP/Psnewz

"Les fans ont vu que je donnais tout, sans calcul. Ici, c'est ce qu'ils respectent le plus"

des légendes du club. Et c'est un club qui a souvent eu pour idoles des joueurs du cru, Gerrard, Fowler, Owen, Carragher…

Aujourd'hui, le public chante pour vous alors que vous n'êtes pas de Liverpool, ni même d'Angleterre ou d'Europe. Ça rend un peu plus fier encore ?
Disons que ça montre ce qu'on a réalisé. Comme vous le dites, il n'y a pas le crédit préalable d'être un Scouser. C'est donc une super sensation de percevoir cet amour des fans qui récompense mon travail depuis huit ans. Pour être franc, je n'y pense pas non plus sans arrêt mais je ne prends pas cela pour acquis car c'est vraiment précieux.

Vous sentez-vous comme une légende de Liverpool ?
Non, je suis sûr d'être une légende de Liverpool ! *(Rires.)* Plus sérieusement, aujourd'hui je suis dans l'action, je m'entraîne, je me prépare et je joue. Et, une fois à la maison, je mets toute mon attention sur ma famille. Donc, je n'ai pas vraiment le loisir de ressentir cela. Mais si vous me posez la question, alors, oui, je sais que je suis une légende. Vous savez, cette saison, malgré toute l'incertitude sur ma prolongation, les fans ont vu que je donnais tout, sans tricher, sans calcul. Et ici, peut-être plus que n'importe où ailleurs, c'est ce qu'ils respectent le plus.

À quel point cela a été compliqué de gérer l'incertitude sur votre prolongation, les questions de journalistes chaque semaine, celles des fans aussi ?
Il faut croire que finalement c'était un sacré atout *(rires)* car j'ai réalisé la meilleure saison statistique de ma vie *(54 matches, 36 buts et 23 passes décisives).* L'éventualité que ce soit ma dernière saison ici m'a peut-être donné l'envie d'en profiter au maximum, et de tout donner pour gagner ce titre que j'avais promis. J'avais cet état d'esprit : si le club ne veut pas me prolonger, pas de souci, finissons le mieux possible afin que je parte par la grande porte.

Avez-vous vraiment songé à partir ?
C'était une possibilité, oui. C'était d'ailleurs un peu bizarre, on marchait vraiment très fort cette saison et il y avait cette négociation qui n'était pas simple. Finalement, tout est bien qui finit bien : on est champions et je reste deux saisons de plus. *(Sourire.)*

Anfield vous aurait manqué, non ?
C'est un stade unique. Vraiment. Il y a d'ailleurs un endroit que j'aime tout particulièrement, c'est sur le côté droit où l'on joue généralement nos premières périodes, pas face au Kop donc. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que depuis huit ans, j'attaque mes matches de ce côté et que juste avant le coup d'envoi, j'ai le temps de voir les mêmes visages. •••

L'attaquant égyptien s'était fixé comme objectif de faire à nouveau des Reds des rois d'Angleterre. Promesse tenue en 2020 et cette saison après le succès contre Tottenham le 27 avril dernier (5-1).

Depuis huit ans, Anfield est devenu le jardin de l'Égyptien, l'endroit qui le fait se "sentir bien".

Mohamed Salah se montre toujours à l'aise dans ses baskets, y compris lors de l'entretien accordé à Dave Appadoo.

••• Je ne sais pas si c'est de la superstition mais j'aime voir ces visages familiers. D'ailleurs, les rares fois où certains ratent plus de deux matches, je demande à notre team manager de vérifier pourquoi ils ne sont pas là, si tout va bien. Ces visages que je connais, ça me fait me sentir encore plus à la maison, il y a une chaleur, une vibration, c'est dur à décrire. De toute façon, c'est tout Anfield qui me fait me sentir bien. Tout est petit, on connaît tout le monde, le couloir juste avant d'entrer sur la pelouse est très serré. C'est le moment où, à chaque fois, je réalise le privilège que c'est. Je vois *You'll Never Walk Alone* écrit sur le mur, la pancarte *This is Anfield* que l'on touche avant d'entrer, et le bruit de notre public qui nous accueille. Je vous en parle et j'ai des frissons.

Pourtant, vous y êtes habitué.
Non, ça reste quelque chose qui vous prend à chaque fois. Comme quand notre public entonne le *You'll Never Walk Alone,* je savoure à chaque fois, ce n'est jamais banal. Et ça me rappelle toujours d'où je viens et le chemin parcouru pour avoir la chance de vivre cela. Je ne veux pas m'y habituer car une carrière est limitée dans le temps, ça ne dure pas si longtemps, quinze ans peut-être. Ça passe très vite. Et au moment de s'arrêter, on se pose la question : « En ai-je profité au maximum ? Ou est-ce que j'ai fini par être blasé ? » Moi, je ne veux pas le moindre regret.

"Quand ce sera fini, je veux pouvoir dire : « Football, merci pour tout. »"

D'où vous vient cette façon de voir les choses ?
Pas du football. *(Rires.)* C'est en lisant un maximum, en regardant des documentaires sur la philosophie, le développement personnel, des choses comme ça, qui permettent d'être absolument dans le moment, d'en savourer chaque instant sans être dans une sorte de fonctionnement un peu mécanique, vous comprenez ? C'est pour ça que je donne tout, car je ne veux pas me dire : « Ah, si j'avais fait plus, si je m'étais davantage rendu compte que ça ne dure pas éternellement, etc. » Quand ce sera fini, je veux pouvoir dire : « Football, merci pour tout. » *(Rires.)*

Puiser dans les livres et les documentaires vous aide donc à être un meilleur footballeur ?
Une meilleure personne avant tout. Et de là, ensuite, un meilleur footballeur. Car cette façon de nourrir mon cerveau, mon

apprentissage, me permet d'être mieux en phase avec mon sport, mieux en phase dans ma vie. C'est lors de ma saison à Rome que j'ai commencé à lire pas mal. Ça m'a ouvert les yeux sur plein de choses. À ce moment, j'étais déjà un bon joueur, mais je cherchais à être une meilleure personne. J'avais l'intuition que ça m'apporterait de l'équilibre général. En devenant plus riche sur le plan de la connaissance, on gagne en confiance, on appréhende mieux les situations, on apprend à relativiser certaines choses tout en étant encore plus concentré sur ce que l'on fait. Et, plus on apprend, plus on a envie d'apprendre. J'ai senti que je changeais, je gagnais en compréhension, en sérénité. Et donc, en performance sur le terrain aussi. À partir de là, je n'ai jamais arrêté d'apprendre tous les jours. Je pense que, sans le chercher, je transmets un peu de cette approche autour de moi. Certains de mes coéquipiers me disent qu'ils voient la façon avec laquelle je me concentre chaque seconde sur ce que je fais et que ça les aide à aller dans cette direction. Ils me demandent comment je reste focus, même quand ça ne sourit pas comme on voudrait. La gestion des émotions est l'une des choses les plus difficiles pour un sportif professionnel. Moi, je suis partisan d'accepter une sorte de flux. S'il y a de la frustration, je l'accepte car, oui, cela arrive.

"Je me fous des critiques. C'est moi qui ai donné le plus d'assistances à Mané"

Et comme je sais que c'est « naturel » de ressentir cela, je le gère mieux.

Et que vous a apporté le club, à vous ?
C'est un truc que j'avais en moi mais sans doute pas à ce point-là : ne jamais renoncer. Jamais ! C'est tellement inscrit dans les gènes du club que j'ai vraiment franchi un cap dans cet état d'esprit.

Sur les réseaux sociaux, on vous voit régulièrement en visite dans des écoles, avec des équipes de garçons et de filles. Quelle est la part de communication dans tout cela ?
Je le fais parce que j'en ai envie. Personne ne m'y oblige. Et, quand je suis avec les gamins, je ne compte pas mon temps, je peux passer plusieurs heures avec eux à m'amuser, à les conseiller. Je pense que c'est important d'une manière générale de ne pas vivre dans une bulle, et ça l'est sans doute encore plus à Liverpool où ce peuple est vraiment connecté au club. Je ne dirais pas que c'est pour rendre quelque chose, mais pour comprendre ces personnes, comment elles pensent, ce qu'elles ressentent. Et puis, quand j'avais leur âge, j'aurais rêvé de rencontrer une star du foot. ça permet de se rappeler d'où l'on vient, d'être en contact avec le réel, et de rester humble.

Vous avez connu Florence, puis Rome, soit deux des plus belles villes du monde, ensoleillées, où l'on mange très bien. Et bim, vous arrivez à Liverpool…
(Rires.) Oui, ça faisait un sacré changement. Déjà, il y a un truc : je préfère les températures très fraîches, ne me demandez pas pourquoi. *(Rires.)* Oui, je sais, je viens d'Égypte, ça n'a aucune logique, et, pourtant, je déteste la chaleur. Pour le reste, j'étais tellement excité de signer à Liverpool que je n'ai pas vraiment pensé à l'architecture, la gastronomie…

Vous bluffez, là.
Non, je vous promets. De plus, cette saison-là, on jouait les barrages en Ligue des champions *(face à Hoffenheim, 2-1, 4-2)* donc quasi immédiatement, on s'est retrouvé à jouer tous les trois jours, avec beaucoup d'intensité. Je marquais des buts, je sentais que je progressais rapidement, que l'on avait une bonne équipe capable de faire de belles choses. Mon esprit était totalement tourné vers le football. Donc, pas vraiment de temps pour le tourisme. *(Sourire.)* •••

ILFORD
DELTA 400 PROFESSIONAL

Mohamed Salah se réjouit à l'idée l'an prochain de défendre sa couronne d'Angleterre et disputer CAN et Mondial avec les Pharaons d'Égypte.

••• **À votre arrivée, on vous considère comme un bon attaquant qui marque une quinzaine de buts, mais pas comme un top scoreur européen. Comment vous perceviez-vous, vous-même ?**
Déjà, à la Roma, j'étais davantage dans un rôle d'ailier, avec une animation moins faite pour que j'aille au but. Mais je vois ce que vous voulez dire. C'est cette saison-là, à Rome, que j'ai pris conscience que l'on peut réaliser plus de choses que ces personnes ne le pensent. J'ai senti, par exemple, que je pouvais marquer beaucoup plus, au point que maintenant quand je fais une saison à 24, 25 buts, les gens disent : « Ah bon, seulement ? » *(Sourire.)* Je vais vous raconter quelque chose que je n'ai jamais dit. Cette fameuse année à Rome *(2016-2017),* j'étais au restaurant avec mon agent *(Ramy Abbas)* et il me dit : « Si tu vas ailleurs, je suis sûr qu'un jour, tu pourras gagner le Ballon d'Or. » Moi je me disais : « Mais de quoi il parle, il est fou ou quoi ? » Ça disait beaucoup de comment je me voyais. Je suis rentré chez moi et j'ai commencé à gamberger : « Pourquoi est-ce qu'il me dit ça, comment il peut voir cela en moi alors que moi je n'arrive pas à le voir ? » Je ne sais pas pourquoi, ça a déclenché quelque chose en moi, j'ai eu envie de voir, moi aussi, cela en moi et j'ai commencé à lire des choses sur le développement humain. Cette conversation a été un déclencheur, alors que, peut-être, il ne pensait pas à ce point tout ce qu'il m'a dit.

Quel rôle a joué Jürgen Klopp *(sur le banc de Liverpool entre 2015 et 2024)* dans cette évolution ?
Liverpool était en train de construire une bonne équipe et les différentes pièces sont arrivées au bon moment. Moi *(2017)* avec Sadio *(Mané, recruté en 2016)* pour former le trio d'attaque avec « Bobby » *(Roberto Firmino, 2015).* Puis Virgil *(van Dijk, janvier 2018)* et Alisson *(Becker, été 2018)* ont été transférés chez nous et tout s'est mis en place parfaitement. C'était davantage une alchimie qui a permis à tout le monde de grandir. Par exemple, « Bobby » a été tellement important pour tous nous connecter, si intelligent dans ses mouvements avec ou sans ballon, tellement juste techniquement et vraiment altruiste. Il nous a tous rendus meilleurs. Moi, j'ai marqué énormément *(44 buts en club la première saison)* et ensuite, Sadio s'est dit qu'à son tour il pouvait lui aussi marquer davantage.

Au point que l'on a fini par sentir de la tension entre vous deux…
Oui, il y avait de la tension avec Sadio. Attention, on a été professionnels jusqu'au bout, je ne pense pas que cela a affecté l'équipe. C'est humain de vouloir davantage, je le comprends, c'est un compétiteur. Hors des terrains, nous n'étions pas très proches mais on s'est toujours respectés.

Les commentaires faisant état de votre égoïsme supposé vous ont-ils touché ?
(Il détache ses mots.) Je m'en fous. Les gens peuvent penser ce qu'ils veulent, c'est leur droit. Mais j'invite tout le monde à constater que celui qui a donné le plus de passes décisives à Mané, c'est moi *(18).* On peut regarder les faits mais, visiblement, il est plus simple de balancer des phrases comme cela, ça fait les gros titres, je sais comment ça marche. Tant que ça reste dans les limites du respect, ça me va. Mais ça ne veut pas dire que cette opinion est vraie. À la fin de la journée, je sais ce que j'ai fait, et j'ai la conscience tranquille.

Comment avez-vous ressenti les échecs sur la dernière marche avec les Reds, comme les deux finales de C1 face au Real Madrid *(2018, 1-3 ; 2022, 0-2)* ou les deux Championnats perdus d'un point derrière City *(2019, 2022)* ?
(Il coupe.) Oui, ça fait mal, très mal parfois. Mais j'en reviens à ce que je disais : au bout du compte, vous savez en votre for intérieur si vous avez tout donné. Par exemple, en 2018, je me blesse en début de match *(à l'épaule)* contre Sergio Ramos *(qui lui avait fait une clé de bras).* Pouvais-je faire plus ? Non. Au Stade de France en 2022, Thibaut Courtois a été incroyable *(9 arrêts),* peut-être le meilleur match de sa carrière. Pouvait-on faire plus ? Je ne crois pas. •••

"Un jour, j'aimerais gagner le Ballon d'Or pour mon peuple"

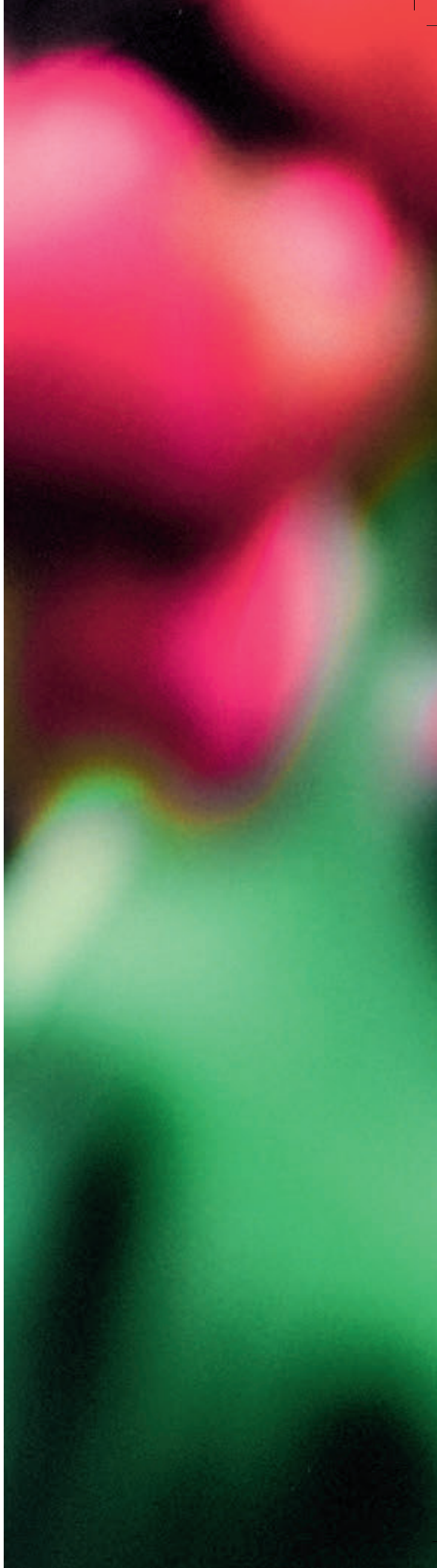
••• Donc, c'est OK. Parfois, c'est ton jour ; parfois c'est le mien. Ça ne peut pas être toujours le mien. Quand vous avez compris ça, ça aide à ne pas rester trop longtemps sur la frustration et à repartir au combat.

Parlez-nous de cette saison avec Arne Slot. Le départ de Jürgen Klopp laissait craindre un immense vide…
Je ne m'attendais pas à ce que l'on gagne aussi vite. Qui aurait pu prédire que la transition serait victorieuse aussi rapidement ? Personne, je pense. En présaison, Arne est venu me voir en me demandant d'être un exemple pour les autres joueurs. Je lui ai répondu de ne pas s'en faire car je suis toujours au maximum, pas pour montrer l'exemple mais parce que je suis comme ça. Il m'a confié ce qu'il attendait de moi dans le jeu, avec pas mal de responsabilités dans l'animation, ça m'a plu. Arne est très direct, il a refait jouer la concurrence, alors qu'avec Jürgen, on était peut-être un peu trop dans une zone de confort sur la fin. Arne et son staff sont davantage ouverts à la discussion, à l'échange de sensations, ça a été important dans mes performances. Et, surtout, ça nous a conduits au succès. Je disais à Virgil que, sans retirer de crédit à quiconque, gagner le Championnat sans Jürgen, « Bobby », Sadio, Hendo *(Jordan Henderson)* et tous les compagnons de 2020, c'était encore plus spécial car on a un groupe de très bons joueurs mais qui, pour la plupart, n'avait jamais gagné avant. C'est gratifiant.

Mais il y a un gros point noir dans votre saison : l'élimination en huitièmes de Ligue des champions face au PSG en mars *(1-0, 0-1 a.p., 1-4 aux t.a.b.)*…
Il faut être honnête, on avait été vraiment très chanceux qu'Ali *(Alisson)* sorte la meilleure performance de sa carrière au Parc des Princes. Mais, au retour, nous n'avons pas eu beaucoup de réussite. Chacun a eu sa manche, et ça s'est fini aux tirs au but. Je ne pense pas que Paris méritait plus que nous la qualification. On a été à un très bon niveau toute la saison mais le seul mois où l'on a eu une légère baisse de régime, on est tombés sur l'équipe qui atteignait à ce moment-là le plus haut pic de forme d'Europe.

Pensez-vous que cet échec soit rédhibitoire dans la course au Ballon d'Or ?
Ce n'est pas entre mes mains mais, évidemment, qu'un jour j'aimerais gagner le Ballon d'Or pour mon peuple. Quand on vient d'un village d'Égypte, enfant, c'est compliqué de rêver du Ballon d'Or. C'est en venant à Liverpool que j'ai commencé à me dire que, peut-être, un jour… Mais si je ne le gagne pas, ma carrière sera quand même réussie. *(Rires.)* Je n'ai que 32 ans *(33 en juin),* plusieurs lauréats ces dernières années étaient des trentenaires *(Cristiano Ronaldo, 31 ans en 2016, 32 ans en 2017 ; Modric, 33 en 2018 ; Messi 32 en 2019, 34 en 2021, 36 en 2023 ; Benzema, 34 en 2022).* Donc, qui sait ? Et puis, la saison prochaine s'annonce passionnante avec la défense de notre titre avec Liverpool et la Ligue des champions, la CAN avec l'Égypte *(fin 2025-début 2026, au Maroc)* et, je l'espère, le Mondial *(été 2026, aux États-Unis, au Canada et au Mexique).* Et vous connaissez déjà mon ambition.

Laquelle ?
Tout gagner. *(Rires.)*" ⬢ D. A.



Making of

Lieu
Une suite du *Brown's Hotel* à Londres.

Durée
1 h 30, photos et vidéos comprises.

Tenue
Casual sportswear.

Autres personnes présentes
Theo McInnes, le photographe, Antoine Ronté pour la vidéo, et Ramy Abbas, l'agent de Salah.

Boisson consommée
Un café glacé.

Niveau de connivence
0, c'était la première rencontre.

La note qu'il se met
"10/10. Pourquoi serais-je timide ? *(Rires.)*"

La note que *FF* lui met
9/10, histoire de se laisser une légère marge de progression.

Les deux interviewes qu'il aimerait lire dans *FF*
"Totti, j'adore ce joueur. Et Messi."

La question que l'on n'a pas osé lui poser
"Le soir, faites-vous des cauchemars de Nuno Mendes ?"

TITANESQUE

L'ÉCLAT DES CLASICOS

Vainqueur des trois premiers affrontements cette saison, le FC Barcelone peut profiter ce week-end du 261e Clasico face au Real Madrid pour se rapprocher du titre en Liga.

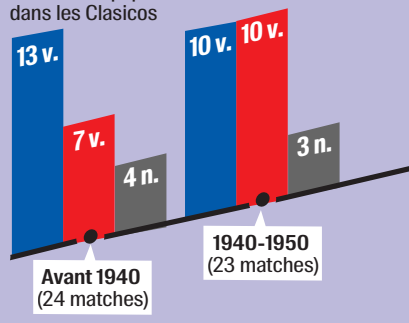
Par Francis Magois (avec Opta).
Infographie Philippe Escoffier.

Une égalité presque parfaite

Real Madrid
FC Barcelone

Le Barça est revenu dans la danse

Évolution, par décennie, de la domination de l'une ou l'autre équipe dans les Clasicos



Lionel Messi

Messi au-dessus du lot

Les 5 meilleurs buteurs de l'histoire

1- **L. Messi** (ARG, Barça 2004-2021)		**26 buts**
2- **A. Di Stéfano** (ARG/ESP, Real 1953-1964)		**18**
- **C. Ronaldo** (POR, Real 2009-2018)		**18**
4- **K. Benzema** (FRA, Real 2009-2023)		**16**
5- **Raul** (ESP, Real 1994-2000)		**15**

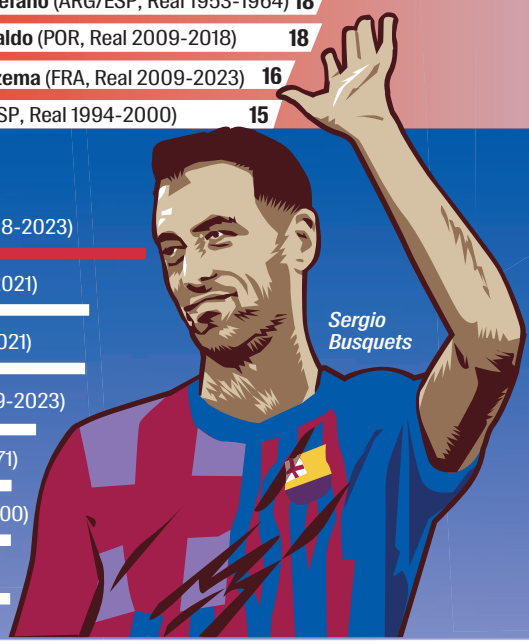
23

C'est, en années, l'âge qui sépare le Madrilène Luka Modric, plus vieux joueur à avoir disputé le Clasico, à 39 ans et 229 jours, le 26 avril 2025, du Barcelonais Lamine Yamal, le plus jeune (16 ans et 107 jours, le 28 octobre 2023).

Les 7 poids lourds

(en nombre de matches)

1- **S. Busquets** (ESP, Barça 2008-2023) **48**
2- **S. Ramos** (ESP, Real 2005-2021) **45**
- **L. Messi** (ARG, Barça 2004-2021) **45**
4- **K. Benzema** (FRA, Real 2009-2023) **43**
5- **F. Gento** (ESP, Real 1953-1971) **42**
- **M. Sanchis** (ESP, Real 1983-2000) **42**
- **Xavi** (ESP, Barça 1998-2015) **42**

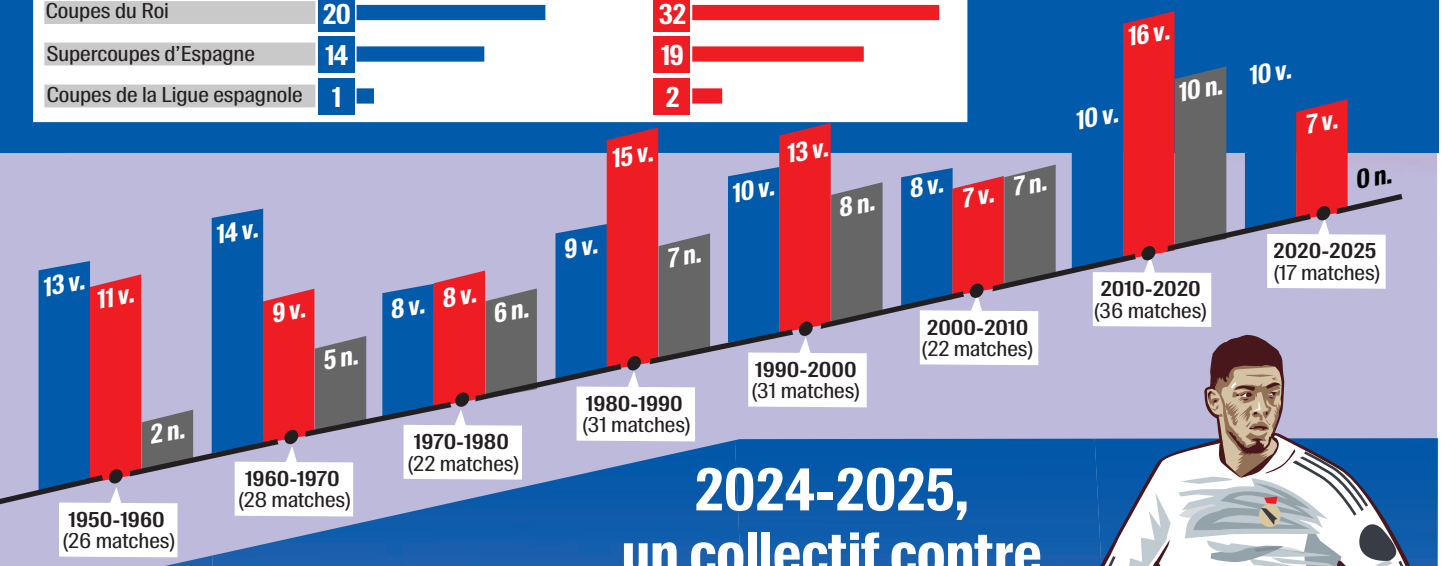


Sergio Busquets

Des palmarès XXL au coude-à-coude

	REAL : 103 titres	BARÇA : 100 titres
Coupes du monde des clubs Coupes intercontinentales incluses	9	3
Supercoupes d'Europe	6	5
Coupes d'Europe	17	12
Ligas	36	27
Coupes du Roi	20	32
Supercoupes d'Espagne	14	19
Coupes de la Ligue espagnole	1	2

17 C'est le nombre de Clasicos disputés depuis le dernier match nul (0-0), le 18 décembre 2019. Depuis, les deux clubs sont toujours départagés (10 victoires pour le Real et 7 pour le Barça). Toutes compétitions confondues, il faut remonter à novembre 1960-mars 1967 pour retrouver une série aussi longue avec 17 rencontres sans score de parité.



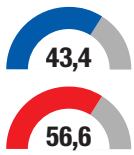
2024-2025, un collectif contre des individualités

Lors des trois premiers affrontements de la saison, en Liga (4-0, le 26 octobre), en finale de Supercoupe d'Espagne (5-2, le 12 janvier) et de la Coupe du Roi (3-2 a.p., le 26 avril), le Barça a toujours dicté sa loi collectivement. Mais certains Merengues ressortent individuellement.

Un cru largement blaugrana

	Victoires	Buts	Expected Goals
Real	0	4	4
Barça	3	12	6,8

Possession (en %)



Total d'interceptions réussies

1-**Koundé et Cubarsi** (Barça) 6

3-**Yamal** (Barça), **Valverde** (Real), ... 4

Munoz devant les grands techniciens

Les 6 entraîneurs ayant remporté le plus de Clasicos

1- **M. Munoz** (ESP, Real 1960-1974) **16** (sur 36 disputés)

2- **J. Cruyff** (HOL, Barça 1988-1996) **9** (sur 25)

- **P. Guardiola** (ESP, Barça 2008-2012) **9** (sur 15)

- **C. Ancelotti** (ITA, Real 2013-2015 et depuis 2021) **9** (sur 19)

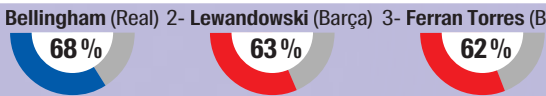
5- **T. Venables** (ANG, Barça 1984-1987) **6** (sur 12)

- **Z. Zidane** (FRA, Real 2016-2018 et 2019-2021) **6** (sur 11)

Bellingham imprenable

Lors des trois Clasicos, Jude Bellingham est le joueur qui a disputé le plus de minutes sans s'être fait dribbler une seule fois (299 minutes). Il a aussi gagné plus de deux tiers de ses duels.

Duels gagnés



La paradoxe Mbappé

En moyenne, Kylian Mbappé n'a touché que 35,3 ballons par match, soit moins que les gardiens Inaki Pena (Barça) ou Andreï Lounine (Real) par exemple. Mais il est le deuxième joueur des Clasicos à avoir été le plus trouvé dans la surface, loin devant le premier Barcelonais.

Ballons touchés dans la surface / 90 min

1- **Vinicius Jr** (Real) 17,7

2- **Mbappé** (Real) 16,2

3- **Fermin Lopez** (Barça) 11,7

Autoportrait

PEDRO

"JE N'AI JAMAIS VOULU ÊTRE UNE STAR"

À 37 ans, l'inusable attaquant de la Lazio revient sur les moments forts de son immense carrière. Malgré ses nombreux titres, le champion du monde espagnol a toujours cultivé la discrétion.

Par
Jeremy Docteur, à Rome (Italie)

Photos
Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

23

Autoportrait

L'Espagnol, ici devant Devyne Rensch, a connu les clasicos Barça-Real et les derbys londoniens. Pourtant, il juge les Lazio-Roma plus intenses, plus tendus. Comme le fut le dernier en date du 13 avril 2025 (1-1).

À Rome, Pedro a trouvé des points communs avec l'Espagne au niveau culture, mentalité et météo.

Mon aventure avec la Lazio
"Comme à la maison"

"C'est plus difficile à mon âge *(37 ans),* mais, chaque matin, quand je me lève, la passion est toujours forte. Je suis ultra motivé parce que ça me rend si heureux de pouvoir encore faire ce que je veux dans la vie. J'ai envie de m'entraîner, d'être le meilleur possible. Je sens la confiance de mes coéquipiers, des supporters, du coach Marco Baroni, qui est plein d'humilité et avec la volonté d'être attractif dans le jeu. En ce moment, il y a beaucoup de francophones *(Samuel Gigot, Mattéo Guendouzi, Reda Belahyane, Boulaye Dia, Loum Tchaouna),* c'est cool ! La rivalité avec l'AS Rome est difficile à décrire. Il y a plus de tension qu'entre le Barça et le Real ou Chelsea, Arsenal, Tottenham. Ce derby, ce n'est pas tant une question de foot. Quand tu entres dans le Stade Olympique, une telle force se dégage, l'atmosphère est intense. Et puis, j'adore la ville, elle est superbe, les gens sont accueillants. C'est assez similaire à l'Espagne au niveau de la culture, de la mentalité, de la météo… Je suis comme à la maison à Rome."

Ma longévité
"J'arrive à déconnecter beaucoup plus"

"Le temps passe vite, je suis un peu vieux maintenant ! C'est inimaginable d'avoir pu durer aussi longtemps, dans des clubs géniaux, en gagnant autant. Je ne suis pas rassasié, j'aimerais gagner un trophée avec la Lazio, c'est vraiment important pour moi. J'arrive à un stade différent de ma carrière, mais je me sens en forme. Je cours moins, mais j'ai l'expérience. J'adapte mes efforts. Je sais quand faire la course pour marquer ou rester en position pour récupérer. J'ai toujours eu cet instinct qui me guide pour lancer mon déplacement dans le bon tempo. Cette assurance de pouvoir marquer et faire la différence me porte. Si elle disparaît, ça signera la fin pour moi. Le foot a changé, il y a beaucoup plus de matches, moins de temps pour récupérer. Avant, un jour après, je pouvais m'entraîner à fond, maintenant j'ai besoin de deux-trois jours pour vraiment me remettre. J'ai gardé mes habitudes : bien manger et bien dormir pour maximiser la récupération. Je m'astreins à une routine. Avant le match, à l'hôtel, au centre d'entraînement, je cherche à me relâcher le plus possible, c'est capital à 37 ans. Je joue à la PlayStation, à *FIFA* (EA Sports FC), *Call of Duty,* je regarde Netflix, la télévision… J'arrive à déconnecter beaucoup plus. Quand j'étais jeune, je pensais constamment au foot. Tu démarres, tu veux faire carrière, tu restes des heures à l'entraînement. Je suis plus apaisé."

"C'est inimaginable d'avoir pu durer aussi longtemps, dans des clubs géniaux, tout en gagnant autant"

Mon rôle
"Les joueurs m'écoutent, je sens le respect"

"À Chelsea, avec Frank Lampard *(en 2019-2020),* on discutait souvent de comment aider les jeunes en partageant mon expérience. Je me souviens d'échanges fréquents avec Fikayo Tomori, Tammy Abra-

Ivan Romano/Getty Images

Didier Fèvre/L'Équipe

Le succès en finale de la Ligue des champions 2011 à Wembley demeure pour l'ancien Blaugrana le moment fort de sa carrière.

Pedro Eliezer Rodriguez Ledesma
37 ans. Né le 28 juillet 1987, à Santa Cruz de Tenerife (Espagne). 1,69 m ; 65 kg. Attaquant. International (65 sélections, 17 buts).

Parcours
San Isidro (1995-2004), FC Barcelone (2004-2015), Chelsea (2015-2020), AS Rome (2020-2021), Lazio Rome (depuis août 2021).

Palmarès
Coupe du monde 2010 ; Euro 2012 ; Mondial des clubs 2009 et 2011 ; Supercoupe d'Europe 2009, 2011 et 2015 ; Ligue des champions 2009, 2011 et 2015 ; Ligue Europa 2019 ; Championnat d'Espagne 2009, 2010, 2011, 2013 et 2015 ; Championnat d'Angleterre 2017 ; Coupe du Roi 2009, 2012 et 2015 ; FA Cup 2018 ; Supercoupe d'Espagne 2009, 2010, 2011 et 2013.

ham, Callum Hudson-Odoi… Quand je suis arrivé à la Lazio, j'ai pu poursuivre ce rôle que j'adore. Au Barça, j'ai eu la chance d'avoir Thierry Henry et d'autres plus âgés qui faisaient pareil. Les Espagnols Victor Valdes, Carles Puyol, Xavi, Andrés Iniesta m'ont aussi tendu la main. Ils me disaient qu'au départ, c'était dur, mais que ça irait mieux après. C'est mon heure de transmettre maintenant, c'est le cycle de la vie. Les joueurs m'écoutent, je sens le respect. Je veux guider les plus jeunes ou ceux qui arrivent. Quand tu l'as vécu, tu peux accompagner en te mettant à leur place et faciliter leur intégration, les introduire auprès des coéquipiers, discuter avec les coaches… Ça se passe très bien. Je m'appuie aussi sur les plus expérimentés comme Matias Vecino, Alessio Romagnoli, Nicolo Rovella, Mattia Zaccagni pour maintenir cette osmose."

Ma jeunesse

"À 15 ans, je suis parti seul, sans repères"

"C'est à part de grandir sur une île. J'ai commencé dans une petite équipe à Tenerife *(San Isidro aux Canaries).* Il y avait un monde à gravir pour atteindre le Barça. Josep Colomer, le directeur de la Masia *(le centre de formation du club catalan),* m'a observé lors d'un tournoi. Il m'a proposé de faire un essai. Je n'en croyais pas mes oreilles, c'était surréaliste. L'opportunité était dingue. Mais à 15 ans, je suis parti seul, sans repères, sans famille, ni amis, le quotidien n'avait rien à voir. C'était très difficile de passer de l'environnement de mon île, où tout était calme, relax, à Barcelone, une grande ville, avec des embouteillages, des voitures, des gens partout, le catalan, une nouvelle culture, des habitudes à prendre… Mon esprit a eu du mal à s'adapter à cet univers. Les premiers temps étaient compliqués. Ça a été un moment charnière de ma vie. Mais j'avais déjà une connexion avec le Barça. Mes idoles étaient Rivaldo, Ronaldo et Romario, des Brésiliens surtout. Je me rappelle aussi très bien de Luis Enrique et Pep Guardiola. On regardait les matches à la maison. Dans ma famille, ils sont tous passionnés !"

"Mes idoles étaient Rivaldo, Ronaldo et Romario. Je me rappelle aussi très bien de Luis Enrique et Pep Guardiola"

La gloire à Barcelone

"La plus belle période de l'histoire du club"

"Chaque année, l'équipe était incroyable. C'était un défi de s'insérer dans ce groupe. Ronaldinho, Eto'o, Henry… Ils avaient une telle aura. Quelle chance d'être avec eux. C'est difficile parfois d'agir normalement et de jouer ton jeu. Finalement, ces fortes personnalités m'ont accompagné. Je me souviens parfaitement de ma première apparition *(contre le Real Murcie, 4-0, 12 janvier 2008).* Je n'ai joué qu'une minute ou deux, mais l'expérience était inoubliable. Tu es dans l'équipe de tes idoles ! J'étais un peu nerveux, pas effrayé… Je pensais rester sur le banc. D'un coup, je m'échauffe et je remplace Eto'o. Je n'ai pas le temps de penser au reste : tu y vas, •••

Autoportrait

••• tes nerfs te poussent. C'est uniquement après le coup de sifflet final que j'ai pu profiter. Ce moment restera gravé. L'année suivante, on a été promu en équipe première avec Sergio Busquets. C'était les débuts de Pep Guardiola sur le banc. L'équilibre était parfait entre les jeunes et les stars. Ces années étaient indescriptibles, probablement la plus belle période de l'histoire du club. Le Mondial des clubs 2009 m'a marqué, mais si je ne devais choisir qu'un seul moment, je dirais la deuxième Ligue des champions à Wembley *(2011, 3-1 contre Manchester United).* J'étais titulaire, j'ai marqué le premier but et avoir un tel impact pour ton club, c'est fort."

Mes expériences à l'étranger

"En Premier League, ça ne s'arrête jamais"

"Je jouais un peu moins au Barça, mais j'étais encore en forme. À 29-30 ans, je nourrissais l'ambition d'avoir plus de temps de jeu et de remporter des trophées ailleurs. Chelsea était une belle occasion de découvrir la Premier League et ils jouaient bien. César Azpilicueta, Cesc Fabregas et Diego Costa m'ont confirmé que ce serait un bon club pour moi. Surtout, je pouvais prolonger cette période faste de ma carrière. Là-bas, j'ai gagné trois trophées en cinq ans. C'est pas mal ! C'est le Championnat le plus compétitif au monde : plus physique, plus spectaculaire mais aussi pour la passion des supporters. C'est excitant quand tu es attaquant, ça ne s'arrête jamais. Pour autant, la Liga est très forte aussi ! Il y a de superbes équipes, dans le jeu avec ballon notamment et la façon de se créer des occasions. La Serie A est également très solide, peut-être plus tactique, plus défensive. C'est idéal pour faire ses preuves et passer des paliers quand tu es jeune. Tous ces pays m'ont ouvert de nouvelles perspectives."

"J'apprécie de voir Fabregas et Xabi Alonso émerger, avec une approche fraîche"

11 juillet 2010, lors de la finale de la Coupe du monde victorieuse contre les Pays-Bas de Dirk Kuyt et Joris Mathijsen (1-0 a.p.), Pedro tutoie les étoiles.

Stéphane Mantey/L'Équipe

Mes coaches
"Luis Enrique échangeait énormément sur sa vision"
"Pep Guardiola et Luis Enrique sont à la fois similaires et distincts. Luis a des idées proches de Pep, basées sur la possession et la création, peut-être parfois un peu plus physique. Il est parmi les meilleurs, sans aucun doute. Du centre de formation jusqu'à l'équipe première, il échangeait énormément avec tout le monde. Il voulait transmettre sa vision. Ils sont très, très compétitifs. Il faut jouer, courir sans relâche… Dans la mentalité, José Mourinho a la victoire comme seule boussole. Vicente Del Bosque et Guus Hiddink sont fantastiques avec les joueurs : ils savent créer une atmosphère idoine, confortable pour un vestiaire. Humainement, Maurizio Sarri est excellent. Il parle beaucoup. Quand ça ne se passe pas bien pendant le match, forcément, c'est une autre histoire. Pour certains, c'est plus compliqué. Antonio Conte vit sa passion à fond. Dans les temps difficiles, il cherche à transmettre cette énergie. J'ai énormément appris de tous, même lors d'épisodes négatifs. Si je devais n'en garder qu'un, je dirais que Guardiola est le meilleur dans un maximum d'aspects. J'apprécie de voir des Cesc Fabregas et Xabi Alonso émerger, avec une fraîcheur dans leur approche."

"Je suis très fier d'être le seul à avoir marqué dans six compétitions en 2009 et à avoir gagné tous ces trophées"

Mon héritage
"Je ne suis pas aussi médiatique que d'autres"
"En six ans, j'ai gagné vingt trophées au Barça. C'est la plus belle période de ma vie. Forcément, le Mondial 2010 avec l'Espagne était grandiose. Beaucoup de joueurs du Barça étaient en sélection, c'était monumental pour nous, mais plus globalement pour le foot espagnol. On ne prend peut-être pas assez le temps de profiter de l'instant à fond… Repenser à tous ces souvenirs me remplit de joie. Quand tu gagnes, c'est un mélange de pression et de bonheur. Tu es tout en haut, en position forte. C'est une période spéciale qui peut ne pas durer, que tu ne connaîtras peut-être plus jamais, tu veux la prolonger. Je suis très fier d'être le seul à avoir marqué dans six compétitions sur une année *(2009)* et à avoir gagné tous ces trophées *(Coupe du monde, Euro, Ligue des champions, Ligue Europa, Supercoupe d'Europe, Mondial des clubs)*. Je ne suis pas aussi médiatique que d'autres avec qui j'ai joué. J'ai toujours été détaché par rapport à la reconnaissance. C'est ma personnalité : discret, silencieux, calme… Je ne suis pas trop sur les réseaux sociaux, je préfère rester moi-même. Je n'ai jamais voulu être une star. La suite ? *(Il est sous contrat jusqu'en juin avec la Lazio.)* Ce serait marrant de rejouer avec Jordi Alba, Luis Suarez, Leo Messi et Sergio Busquets *(à l'Inter Miami),* mais c'est loin les États-Unis. J'ai vu que Marco Baroni avait dit que je pourrais encore jouer quatre ans… Ça me paraît bien compliqué ! Un ou deux, pourquoi pas…" ⬢ **J. Doc.**

INCASSABLE ANTONIO

Opéré d'une quadruple fracture du fémur après avoir frôlé la mort dans un accident de la route le 7 décembre, le buteur de West Ham voue ses journées à la rééducation. À 35 ans et en fin de contrat en juin, le Jamaïquain n'a qu'un objectif : redevenir footballeur.

Par Tom Bertin,
à Beaconsfield (Angleterre)

Photos
Étienne Garnier/
L'Équipe

Une sortie de route, pas une fin de parcours. Comme un cavalier après une chute, Michail Antonio débarque à notre rendez-vous fin mars au volant de son pick-up Mercedes-Benz. Trois mois et demi seulement après son grave accident de voiture où son fémur s'est fracturé en quatre endroits. Le buteur de West Ham s'affiche sans béquilles, sans boiter et avec la banane. "J'ai recommencé progressivement à conduire, confie-t-il, en souriant à pleines dents. Je reprends des forces. Je marche normalement, je peux utiliser les escaliers sans problème… Je suis bien plus avancé que je ne devrais l'être." Tout de rose vêtu, il voit à nouveau la vie en couleurs, après avoir failli la perdre. "Je suis vivant, et bien heureux de l'être !"

Tout s'est joué à un fil, le 7 décembre dernier. Alors qu'il rentrait de l'entraînement, un arbre a croisé le chemin de sa Ferrari grise. Le cliché viral de la carcasse du bolide encastré témoigne de la violence inouïe du choc. "Dès que quelqu'un regarde cette photo, il me dit que j'ai de la chance d'être en vie. Un miraculé, c'est ce que je suis." Les causes de l'accident restent floues. Les analyses n'ont mis en évidence ni stupéfiants ni alcool dans son sang. Alors, ce jour-là, a-t-il été imprudent ? Même lui n'en sait rien. "Le choc m'a mis complètement K.-O.. Je ne me rappelle même pas de l'entraînement juste avant. En vérité, je n'ai aucun souvenir du 7 décembre, ni des deux journées qui ont suivi. J'ai perdu trois jours de mon existence", regrette-t-il. Cette amnésie semble être le fruit du traumatisme, le natif de Londres étant resté conscient du début à la fin. "De l'arrivée des ambulances au départ en hélico, je parlais à tout le monde, je leur disais que ça allait, malgré ma jambe. C'est les gens qui m'ont dit ça, moi, ma mémoire a tout effacé."

Un mois à l'hôpital

La lumière revient totalement à l'hôpital Cromwell, à Londres. À part ses fractures et ses souvenirs disparus – un moindre mal – l'attaquant de 35 ans s'en sort sans séquelles. Appelé en urgence par le club, son agent Mike Appiason, qu'il connaît depuis ses 12 ans, accourt en panique. "C'est la première personne à qui j'ai parlé. Dès son arrivée, il m'a traité de putain de connard", se marre-t-il. Dès son réveil, deux inquiétudes l'envahissent : "Ma famille sait-elle que je vais bien ?" et "Pourrai-je rejouer au football ?"

Après avoir rassuré les siens au téléphone depuis son lit, il mitraille de questions les médecins. Leur réponse est positive, mais vague. "Tu pourras rejouer dans six à douze mois", lui annonce-t-on. À 35 ans et au cours d'une saison bien en deçà de ses statistiques habituelles (1 •••

Lors de son retour au Stade Olympique de Londres le 10 mars dernier, l'attaquant jamaïquain a été ovationné.

Michail Antonio a marqué l'histoire de West Ham en étant le meilleur buteur du club en Premier League.

••• but en 15 matches), l'idée de la retraite aurait pu faire son chemin. Une option balayée d'emblée. "Les médecins m'ont dit que je pourrais rejouer, même au plus haut niveau. Alors, je vais revenir. Il va juste falloir y aller étape par étape", positive-t-il.

Savoir accélérer sans dépasser ses limites. L'un des enseignements qu'il a tirés de son crash. "Je sais que je suis fort, que je peux réaliser l'impossible. Rien ne peut m'arrêter. Si j'ai autant d'avance sur ma rééducation, c'est parce que je donne tout ce que j'ai." S'il ne manque pas de remercier Dieu de l'avoir sauvé, ce chrétien pratiquant a vite dû appliquer la parole du Christ : lève-toi et marche. "Le deuxième jour après mon opération, on a essayé de me mettre debout. Dès que j'ai posé le pied par terre, j'ai hurlé de douleur : « Putain, remettez-moi au lit ! » J'ai dû faire de la kinésithérapie tous les jours pour que ma jambe revive. C'était très dur de me remettre à marcher, je boitais constamment", grimace le footballeur. Après trois semaines intenses à l'hôpital, Michail Antonio déménage une semaine à l'hôtel *Royal London,* où son club de West Ham lui avait réservé une chambre. "En réalité, c'était pareil, car les médecins venaient quotidiennement. Dès que j'avais besoin de quelque chose, ils étaient aux petits soins."

Rééducation et jeux de société

En tout, l'international jamaïquain (21 sélections, 5 buts) passe quatre semaines cloué au lit. Le grand blessé ne les voit pas passer, bien occupé par sa rééducation, des jeux de société en famille et énormément de films à la télévision. "Sans mentir, j'ai bien aimé cette période, s'étonne-t-il. Dans ma vie de footballeur, rien ne s'arrête jamais, je suis constamment sollicité. En plus, j'ai aussi des enfants à Manchester, donc je faisais souvent la route, puis je m'occupais de mes business, de mes interviewes, etc. Là, j'ai eu le temps de me détendre, loin de mon téléphone, sans avoir à me soucier de quoi que ce soit. Cela m'a fait du bien."

L'homme positive. Même quand il s'agit d'évoquer son Noël passé seul à l'hosto. "Normalement, c'est un moment que je partage avec mes six enfants, on court partout, on construit des jouets. Ils sont venus me voir une petite heure, mais je ne voulais pas qu'ils passent la soirée à l'hôpital. Alors, j'ai principalement regardé des films de Noël, c'était franchement cool. J'ai connu de pires réveillons, se rassure-t-il. De toute façon, en Angleterre, avec le Boxing Day, on joue toujours à Noël. Parfois, on passe même la soirée du 24 à l'hôtel. Cette fois, au moins, j'ai pu voir un peu ma famille !"

Rentré fin décembre dans son domicile de Beaconsfield, banlieue chic de Londres, le footballeur se tartine toujours six séances de rééducation par semaine. Au fil du temps, la patte traîne de moins en moins et parvient aujourd'hui à soulever 130 kilos. "Les séances sont très dures. Après cha-

Paul Marriott/Imago/Psnewz - Richard Callis/SPP/Psnewz

Même s'il ne sait pas encore si son avenir s'écrira à West Ham, Michail Antonio travaille d'arrache-pied pour retrouver les terrains qu'il n'a plus foulés depuis le 3 décembre dernier.

Michail Antonio
35 ans. Né le 28 mars 1990 à Londres (Angleterre). 1,80 m ; 82 kg. Attaquant. International jamaïquain (21 sélections, 5 buts).

Parcours
Tooting & Mitcham United (2007-2008), Reading (2008-2012), Tooting & Mitcham United (prêt, 2009), Cheltenham (prêt, 2009), Southampton (prêt, 2009-2010), Colchester (prêt, 2011), Sheffield Wednesday (2012-2014), Nottingham Forest (2014-2015), West Ham (depuis 2015).

Palmarès
Ligue Europa Conférence 2023 ; Championnat de D2 anglaise 2012 ; EFL Trophy 2010.

"J'ai connu des moments difficiles. Sans savoir pourquoi, certains matins, je me réveillais avec l'envie de pleurer"

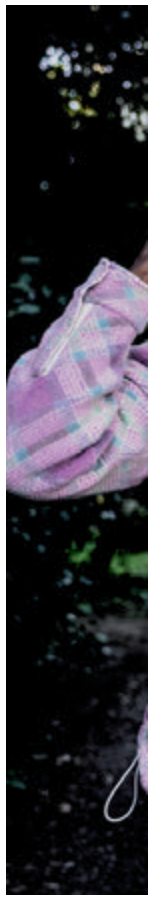
cune, ma jambe est morte pendant quelques heures ! Je fais beaucoup de travail de force et de puissance pour ramener mon corps à la normale. J'ai encore du mal, car mon cerveau dit constamment à ma jambe : « Tu ne peux pas le faire. » Ça s'améliore de jour en jour, de semaine en semaine", détaille celui qui espère reprendre la course fin mai, début juin.

Frustré de voir ses partenaires balle au pied sur les terrains d'entraînement – il n'a pas joué depuis son entrée à Leicester, le 3 décembre –, le puissant numéro 9 s'est barré début avril pour suivre sa rééducation au soleil, à Dubaï. Et, au passage, s'offrir une "cure de vitamine D bonne pour la guérison des os" et idéale pour "libérer son esprit". Car, malgré la bonhomie du garçon, le mental est touché. "Ne pas me souvenir de ce qui m'est arrivé m'a aidé à garder une certaine distance. J'ai quand même connu des moments difficiles. Sans savoir pourquoi, certains matins, je me réveillais avec l'envie de pleurer." C'est une évidence, on ne frôle pas la mort sans y laisser des plumes. "Souvent, je pense à ma femme, à mes six enfants. Je me demande comment ils auraient réagi si j'étais parti, j'imaginais leur vie sans moi… Je suis vraiment soulagé de ne pas leur avoir fait vivre ça."

Son maillot au Stade-Vélodrome

Pendant que son corps est en travaux, le chef de chantier prend soin de sa tête. Pour cela, le natif de Londres peut compter sur sa psychologue, qu'il consulte chaque semaine depuis son divorce il y a deux ans. "La thérapie est l'une des meilleures choses qui me soient arrivées. Ça m'aide à me livrer, à mieux comprendre les épreuves que je traverse", dévoile-t-il, sans aucune gêne. Un aveu rare dans le football, où la santé mentale reste souvent tabou. "Les gens essayent d'être parfaits, de cacher ce qui les rend faibles. En tant que footballeur, si vous dites que vous suivez une thérapie, les gens pourraient penser que vous avez un problème mental ou que vous ne pouvez plus faire face à la pression du jeu. Rien à voir ! C'est la vie, c'est la nature humaine, d'avoir des coups de mou." Le thème l'inspire. Il poursuit. "Quand on souffre, la meilleure chose à faire, c'est trouver quelqu'un qui nous aide à affronter tout ça. En partie grâce à ça, lorsque je rejouerai, je serai un meilleur footballeur qu'avant."

Comme une obsession, le vainqueur de Ligue Europa Conférence 2023 remet à nouveau le ballon au cœur du jeu. Il est •••



L'international jamaïquain espère connaître avec sa sélection les mêmes joies qu'en club et obtenir la deuxième qualification des Reggae Boyz pour une phase finale de Coupe du monde après celle décrochée en 1998.

Adrian Macias/Agencia-MexSport/Imago/Psnewz - Jonathan Brady/PA Images/Icon Sport - John Walton/PA/Icon Sport

L'attaquant a été touché par toutes les marques d'amour qu'il a reçues depuis son accident.

"West Ham a été incroyable dès les premiers instants et, encore aujourd'hui, ils sont là pour moi au quotidien"

••• amoureux du foot, et c'est réciproque. Les semaines suivant son accident, les hommages se sont multipliés à travers toute l'Europe. À Marseille, notamment, où une banderole avec son maillot a été déroulée depuis les tribunes lors de la réception de Lille (1-1), le 14 décembre. "Voir l'OM me rendre hommage dans son énorme stade… C'est bouleversant. Quand je me suis réveillé, j'ai vu l'amour que je recevais, c'était tellement fou !", s'émeut-il. Ovationné par ses fans lors de son tour de stade avant West Ham-Newcastle (0-1), le 10 mars, le Hammer n'a su contenir ses émotions. "C'est dingue, je ne suis qu'un footballeur. Même deux mois après l'accident, les fans continuaient à chanter mon nom à chaque match."

Le soutien de son club, omniprésent depuis sa quadruple fracture, l'a aussi profondément touché. "West Ham a été incroyable dès les premiers instants et, encore aujourd'hui, ils sont là pour moi au quotidien", remercie le Jamaïquain. Le revoir marquer au Stade Olympique de Londres n'est pourtant pas une certitude. En fin de contrat fin juin après dix ans au club, le meilleur buteur de l'histoire de West Ham en Premier League (68 réalisations) espère prolonger l'aventure. "J'aimerais pousser le record plus loin pour que Jarrod Bowen (28 ans), qui est juste derrière moi (53 buts), ne me rattrape pas", se marre-t-il. Encore titulaire avant son accident, la marmule d'1,80 m reste persuadée que son corps en sera à nouveau capable. Mais, à l'instant T, statu quo. "La question est de savoir si le club veut prolonger mon contrat. C'est ma priorité, mais j'attends. D'ici là, tout ce que je peux faire, c'est me concentrer sur mon rétablissement afin que, où que je sois l'année prochaine, je puisse assurer."

Le rêve d'un Mondial avec les Reggae Boyz

Celui qui a découvert la Premier League à 25 ans après avoir écumé la D2 et la D3 anglaises n'est pas près d'arrêter. Car, depuis ce 7 décembre, quelque chose le porte. "Si j'ai survécu, je pense que c'est pour une raison. J'ai une mission à accomplir. Il y a quelque chose que je n'ai pas encore terminé. À moi de découvrir ce que c'est !" Une idée se cache derrière ses nattes. À l'évocation d'une potentielle Coupe du monde 2026 sous le maillot de la Jamaïque, ses yeux noirs s'illuminent. "C'est mon rêve absolu. Ce serait la deuxième de notre histoire, après celle de 1998. Jouer un Mondial avec mon pays d'origine *(il est né en Angleterre, avec qui il a été appelé sans jouer en 2016)* serait mon plus grand accomplissement dans le football. D'ailleurs, ce n'est pas « si on se qualifie », parce qu'on va le faire", promet-il alors que les Reggae Boyz occupent la deuxième place du groupe E du deuxième des trois tours de la zone Concacaf.

"En ce moment, je travaille mon élocution, mon rapport à la caméra"

Sa détermination à redevenir footballeur ne camoufle pas une peur de la vie d'après. La sienne est déjà prête. Depuis cinq ans, cet amuseur se prépare un futur loin des terrains en tant que présentateur télé. "J'ai toujours attendu ça avec impatience. En ce moment, j'apparais plus souvent à la télévision, je travaille mon élocution, mon rapport à la caméra…" Le buteur est d'ailleurs déjà entré dans le circuit via son podcast *The Footballer's Football Podcast* sur la BBC, réalisé avec Callum Wilson, attaquant de Newcastle. Avant d'engloutir son jus d'orange, et non sans une légère pointe d'humour, le pilote évoque rapidement son premier accident de voiture : cinq ans plus tôt, le 25 décembre 2019, habillé en Père Noël, il crashait sa Lamborghini dans un jardin. Les points communs entre les deux accidents ? La voiture de luxe à la casse et le mois de décembre. "Je ne dois pas être fait pour conduire à cette période-là. Vous avez raison, maintenant, quand Noël approchera, je prendrai le bus. *(Rires.)*" ⬢ T. B.

26 mars, Beaconsfield, Michail Antonio pose dans une rue proche de l'hôtel *Crazy Bear.*

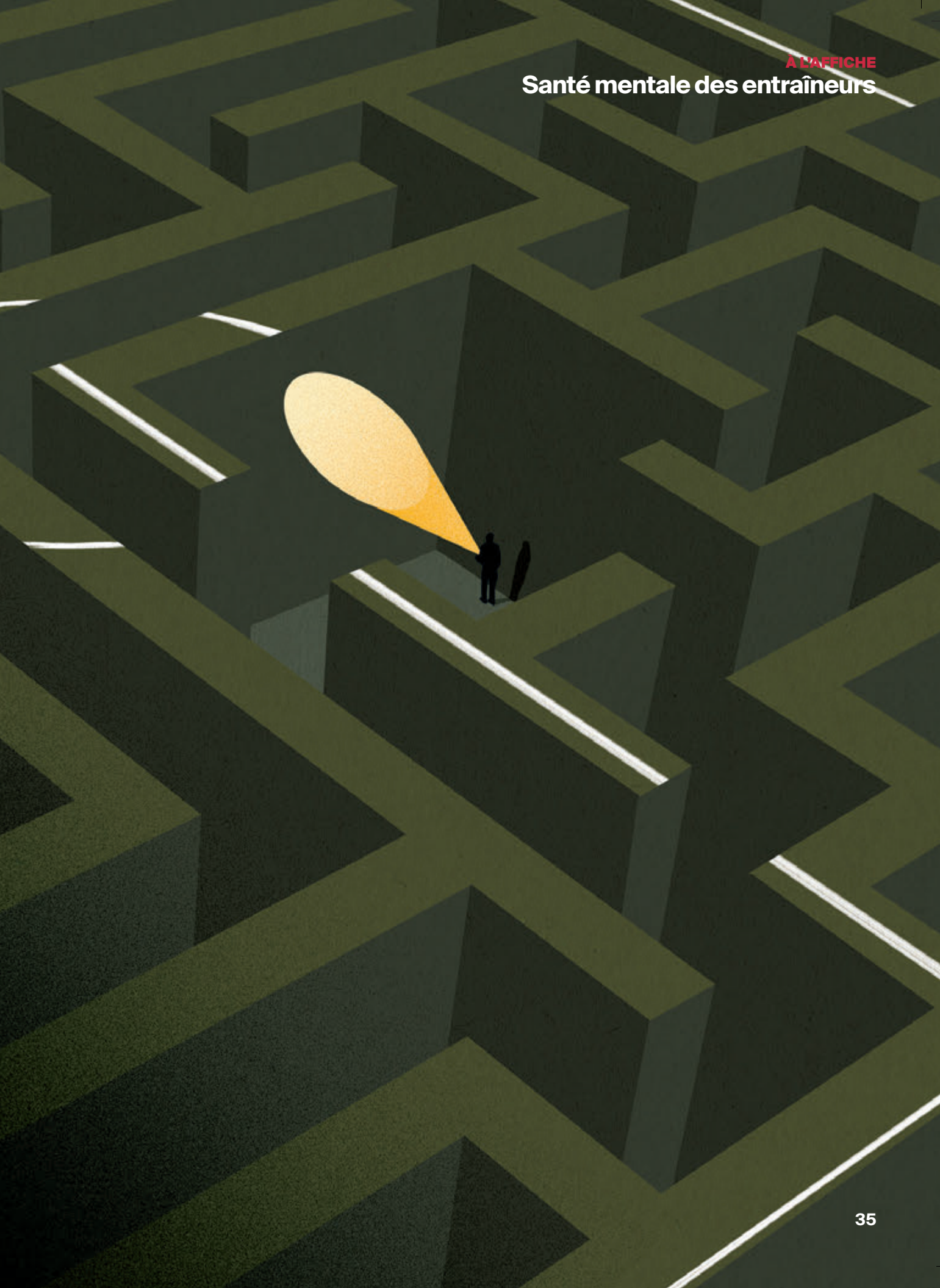
COACH, ÇA VA ?

Plus instable que jamais, le métier d'entraîneur entame la santé mentale. Sentiment de solitude, irritabilité, troubles anxieux, dérèglement du sommeil, addictions : des voix s'élèvent pour libérer la parole et trouver des solutions.

Par Luc Herincx,
avec Florent Torchut et Tom Bertin

Illustrations
Laura Acquaviva

Santé mentale des entraîneurs



Des visages flétrissant en un temps record, des crises de nerfs répétées contre les arbitres ou les journalistes, des invectives entre pairs. "Ça, c'est la partie visible. Les problèmes cardiaques, les douleurs musculaires : statistiquement, on a beaucoup de gros trucs. Leur corps envoie des messages", note la psychologue Chloé Leprince. Docteure en sciences du sport, elle travaille depuis quatre ans sur le bien-être des entraîneurs au centre de recherche de la Fédération française de football qu'elle dirige. À l'époque, ce n'était même pas un sujet. Aujourd'hui, certains coaches s'en emparent.

"J'ai vécu des situations de stress maximales, nous confiait Xavi au mois de février. Des moments où tu n'arrives pas bien à te reposer, où tu es préoccupé quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre." Après avoir passé trois ans à la tête du Barça, de 2021 à 2024, le Catalan résume : "Il était extrêmement difficile de profiter." Franck Haise évoquait dans *L'Équipe* en novembre "des nuits de plus en plus compliquées" à l'hiver 2024, alors entraîneur et manager général du RC Lens. "Après la reprise, je m'étais fait expulser contre Monaco en Coupe de France. Cela m'avait mis hors de moi. Je pense que si j'avais été plus reposé, je n'aurais pas surinterprété, ou réagi." Impossible d'oublier non plus le comportement de Pep Guardiola lors du match nul contre le Feyenoord Rotterdam (3-3), le 26 novembre. Griffé sur le crâne et au visage, l'entraîneur des Citizens justifiait en conférence de presse : "Je voulais me faire du mal."

Une forme de faiblesse

Longtemps cantonnées aux joueurs, les discussions sur la santé mentale concernent donc enfin les entraîneurs. Pourtant, sur près de trente sollicités, moins d'une dizaine a accepté de se livrer. "Je préfère m'abstenir de parler même si votre sujet me touche à plus d'un titre", nous glisse un ancien coach de plusieurs clubs de Ligue 1. "Ce serait vu comme une forme de faiblesse par les dirigeants", analyse Yvon Pouliquen, ancien entraîneur, maintenant agent de Jean-Marc Furlan. Et Élie Baup (ex-coach de Bordeaux et de l'Olympique de Marseille, notamment) de compléter : "Comme on doit toujours être le meilleur, faire face à tout, on ne veut pas montrer une certaine fragilité." Mais Leprince y voit une autre explication : "Pendant longtemps, les entraîneurs ne s'autorisaient même pas à s'écouter." Car c'est un métier de passion et, "il faut être honnête, on gagne de l'argent", souligne Olivier Dall'Oglio, mis à la porte par Saint-Étienne en décembre dernier, six mois après avoir fait monter le club en Ligue 1. Puisqu'ils se sentent privilégiés, les entraîneurs ne veulent pas qu'on les plaigne. Sauf que leur parole est légitime.

Des avenirs incertains

"Aujourd'hui, on a de la chance qu'il n'y ait toujours pas eu de suicide, pose Denis Troch, ancien entraîneur, désormais préparateur mental pour plusieurs clubs français. Sûrement parce que les coaches sont des anciens sportifs de haut niveau. Mais il y en a quand même certains qui tombent dans les addictions, l'alcool, la cigarette." "En tant que psychologue, je ne m'attendais pas à ça, confirme Leprince. Je n'ai pas trouvé de gens complètement fous, mais des gens qui ont des corps et des esprits qui sont éprouvés."

"Je ne m'attendais pas à ça. Je n'ai pas trouvé de gens complètement fous, mais des gens qui ont des corps et des esprits éprouvés" Chloé Leprince, psychologue

Seul coach actuellement en poste à témoigner, Nicolas Usaï (Pau, Ligue 2) n'a "pas de tabou par rapport à ça. Le fait d'en parler permet d'imaginer un suivi psychologique plus approfondi dans le futur. Je sors de quatre ans de thérapie, j'ai terminé au mois de novembre. Ça fait beaucoup de bien, ça ouvre des horizons." Pour être plus attentif aux signaux précurseurs, notamment. Car "quand on est dans l'action, on ne s'en rend pas toujours compte, explique Patrice Garande. Je me souviens avoir vécu des moments difficiles, par exemple quand on jouait le maintien avec Caen. On ressent qu'on est moins concentré, moins patient, moins lucide, plus fatigué physiquement."

D'après le Centre international d'étude du sport (CIES), 56,9 % des coaches (sur 60 Championnats de Première Division analysés) ont perdu leur poste au cours de la saison 2022-2023. "Parfois, des amis entraîneurs de rugby ou de hand que j'avais rencontrés pendant mes études venaient me rendre visite dans mon bureau et voyaient une valise, raconte Baup. Je leur disais : « Elle est prête. À tout moment je rajoute mes cahiers et mon ordi et je m'en vais. » C'était une manière de tourner cette pression en dérision. Mais à la longue, c'est pesant, ça alourdit la charge émotionnelle." "J'ai connu des présidents qui me remettaient en cause après chaque défaite", fait remarquer Christian Gourcuff.

Entre marteaux et enclumes

Médias, dirigeants, supporters, joueurs : la pression est multiple, "de partout tu dois rendre des comptes, tu es une cible", observe Baup. "Entraîneur, c'est la position la plus dure qui existe : on est entre les marteaux et les enclumes", résume Denis Troch. "Je comprends qu'on puisse donner son avis et dire que l'équipe ne joue pas bien. Mais dire que l'équipe est un désastre, que je n'y connais rien en football, que je ne suis pas bien préparé, que je n'ai aucune expérience, que je vais échouer, ça, je n'arrive pas à le concevoir", peste Xavi. Avant de poursuivre : "On disait ça de moi au cours de mon premier mois à Barcelone. Quelle intention ont ces gens qui m'attaquent de la sorte ? Cela me paraît totalement injuste et cruel. C'est du harcèlement presque quotidien. Imaginez que je parle de vous tous les jours en disant que vous n'êtes pas un bon journaliste, que vous n'écrivez pas bien, que le ton que vous employez n'est pas bon, que votre interview est ratée, etc. Vous perdez de l'énergie car vous voyez qu'il y a toujours plus de critiques, qu'elles sont de plus en plus féroces, et que personne ne comprend que c'est un processus qui prend du temps." •••

••• Quarante ans d'expérience, témoin de l'évolution de son métier, Christian Gourcuff pointe un problème : "La défaite n'est plus tolérée. Rennes *(qu'il a entraîné de 2016 à novembre 2017)* en est l'exemple, il n'y a plus d'investissement sur le temps long. Dans le sport, par essence, il y a toujours un perdant et un gagnant. On a oublié cette règle en raison de la pression financière."

Un réservoir d'énergie siphonné

Le bien-être d'un entraîneur n'est pas pour autant le simple reflet des résultats, c'est même plutôt l'inverse, selon les tendances de l'étude menée par Leprince : "Souvent, quand la vitalité de l'entraîneur chute, quelques mois plus tard, les résultats chutent aussi. Ça ne veut pas dire que c'est la faute de l'entraîneur, mais ça montre que quand l'entraîneur prend soin de lui, il joue sur la performance de son équipe sans le savoir."

Or l'entraîneur "ne s'appartient pas", avance Élie Baup. "Il est un vecteur d'énergie, explique Patrice Garande. Dès le matin, il faut avoir la pêche pour le staff puis pour les joueurs. On est tout le temps épié." "On doit constamment emmener, tirer, avoir toujours du répondant, complète Olivier Dall'Oglio. L'usure vient de là, on doit en remettre toutes les semaines." Ce qui empiète sur la vie personnelle. Leprince mentionne l'importance des "sources d'enthousiasme", ces activités qui rechargent le stock de vitalité des entraîneurs : méditation et peinture pour Dall'Oglio, cohérence cardiaque et musculation pour Usaï, vélo et yoga pour Baup, etc. Or "c'est ce qui se dégrade généralement en premier. L'entraîneur l'explique très bien : même si les résultats sont bons, peut-être que des choses tournent moins bien alors il va rester au club plus longtemps, travailler plus intensément au détriment du temps qu'il s'accorde. Certains nous disent : « Je sais que c'est important mais je n'y arrive pas. »"

Alors le moindre accroc devient une raison de dégoupiller : le coup de sang de l'entraîneur lyonnais Paulo Fonseca, hurlant sa colère, front contre front, envers Benoît Millot, arbitre de la rencontre face à Brest (2-1), le 2 mars, en est un exemple récent. À l'origine, c'est pour éviter ce genre de dérapage qu'Usaï a commencé sa thérapie : "C'était surtout pour la gestion des émotions, la paranoïa, les sentiments d'injustice. Tout ce qui peut être lié à des faits de jeu, des décisions sur le terrain. Je ne suis pas devenu le dalaï-lama, les émotions peuvent encore se lâcher mais il y a un peu plus de maîtrise, de recul."

Solitude et peur du vide

Une fois au bord de la pelouse, l'entraîneur par nature décideur, dirigeant, n'a quasiment plus aucun contrôle. "Une fois, on m'a mis un cardiofréquencemètre pendant un match, le cœur montait à 160 pulsations, raconte Élie Baup. C'est dire l'intensité de ce qu'on ressent, de ce stress." De son côté Xavi tranche : la pression, "tu la subis peut-être trois fois plus qu'en tant que joueur".

"On doit constamment emmener, tirer, avoir toujours du répondant. L'usure vient de là, on doit en remettre toutes les semaines" **Olivier Dall'Oglio**

"Tu dois t'occuper de tout le monde mais personne ne s'occupe de toi"

Julien Stéphan, ancien entraîneur de Rennes

Car celle-ci ne se répartit pas en onze : "L'entraîneur vit une immense solitude, explique l'ancien Blaugrana. Tu peux avoir dix, douze, quinze, vingt membres dans ton staff, mais c'est toujours toi qui es visé." "Tu dois t'occuper de tout le monde mais personne ne s'occupe de toi", note Julien Stéphan. Patrice Garande énumère : "Jamais personne ne m'a demandé comment j'allais, si j'avais des besoins, si je dormais bien, si j'arrivais à manger." Et de plus en plus souvent, un entraîneur limogé voit son adjoint lui succéder sur le banc. Cette perte de solidarité, c'est "le pire", selon Christian Gourcuff.

D'autant que ce métier impacte aussi la sphère personnelle. "Le chauffeur de taxi me parlait du match du week-end, ma mère m'en parlait aussi quand elle m'appelait, ça touchait les parents à l'école, raconte Xavi. En tant que joueur, je parvenais de temps en temps à me déconnecter de mon travail. En tant qu'entraîneur, c'est pratiquement impossible, d'autant plus au Barça. Ça affectait beaucoup mon sommeil et ça me prenait énormément d'énergie." "C'est un métier obsessif, tu n'as pas le même rapport à ta famille, abonde Élie Baup. Tu rentres chez toi et tu te rends compte que plus personne n'est là."

D'après les recherches menées par la Fédération française de football, la qualité des relations, dans le cercle familial, amical, et professionnel, est le facteur le plus corrélé à la vitalité de l'entraîneur. "Ça évolue vraiment en effet miroir", indique Leprince. Comme le note Usaï : "La vie privée de Pep Guardiola *(l'entraîneur de Manchester City s'est séparé de son épouse l'an dernier),* bien sûr que ça doit avoir un impact sur ses joueurs, sur l'énergie du vestiaire. On sent qu'il y a une crispation."

Malgré tout, les entraîneurs s'accrochent à cette vie dévorante. Sûrement parce que sans elle, le mal peut se révéler être encore plus profond. Nicolas Usaï évoque "la peur du vide quand on perd son travail… Ça ne m'est pas arrivé cent fois mais c'est toujours violent." Dans cette situation, Christian Gourcuff s'interdisait toujours de regarder les matches de l'équipe dont il venait de se séparer : "C'est très difficile, votre investissement a été total, on met en cause votre travail, votre personne, et ça peut aller très loin. Ça a des conséquences qui peuvent être dramatiques."

Patrice Garande en a fait l'expérience : deux mois après avoir décidé de quitter Dijon à l'été 2022, il a ressenti une •••

LA FFF EN QUÊTE DE REMÈDES

Chaque mois, un panel d'entraîneurs reçoit un questionnaire à retourner à Clairefontaine : niveau de dynamisme, nervosité, découragement, énergie, tristesse, épuisement, etc. L'introspection de ces coaches permet au centre de recherche de la FFF de suivre l'évolution au cours d'une saison de la "vitalité", à savoir "l'énergie qu'on a disponible pour soi et pour fonctionner de manière la plus optimale possible", définit Chloé Leprince, à la tête du projet. L'objectif : déterminer ce qui peut protéger ou prévenir de la dégradation de ce stock d'énergie. "On essaie de leur apprendre à repérer des signes. Une douleur, des migraines, la tension, des palpitations : que les entraîneurs puissent atterrir parfois un peu dans leur corps pour voir ce qu'il s'y passe, explique la docteure en sciences du sport. Il y a aussi des profils types avec des facteurs de risques donc on essaie d'identifier des messages encore plus spécifiques à leur faire passer pour les accompagner." Il n'y a pas de "recette magique" mais l'idée est d'encourager les coaches à se saisir des outils et activités qui leur permettent de prendre soin d'eux. Rattaché à la Direction technique nationale, le centre de recherche transmet le fruit de ses travaux en intervenant sur tous les niveaux de formation d'entraîneurs et à travers des masterclass. Franck Haise avait pointé l'importance de l'une d'entre elles sur la gestion du stress, en janvier 2024, qui l'avait encouragé à se défaire de ses fonctions de manager général du RC Lens pour se protéger et se focaliser sur son rôle d'entraîneur. ⬢ **L. He.**

“Il m’est arrivé de dire à mon staff : « Je suis cuit, j’ai besoin de vous sinon je vais exploser. Pendant quinze jours, on va fonctionner autrement. »” Patrice Garande

••• absence inédite. “Un manque physique, dans le ventre, raconte l’entraîneur de 64 ans. Je n’avais plus goût à rien, je n’arrivais plus à dormir. Un jour, je vois un reportage sur Camille Lacourt *(l’ancien nageur quintuple champion d’Europe)* qui raconte sa dépression et explique ce qu’il avait ressenti. Et je me rends compte que je vis la même chose. Ça a duré cinq ou six mois jusqu’à ce que je sois guéri du foot. Je ne pourrais même pas expliquer comment, un ami médecin m’a prescrit des médicaments pour m’aider à dormir, c’est tout.”

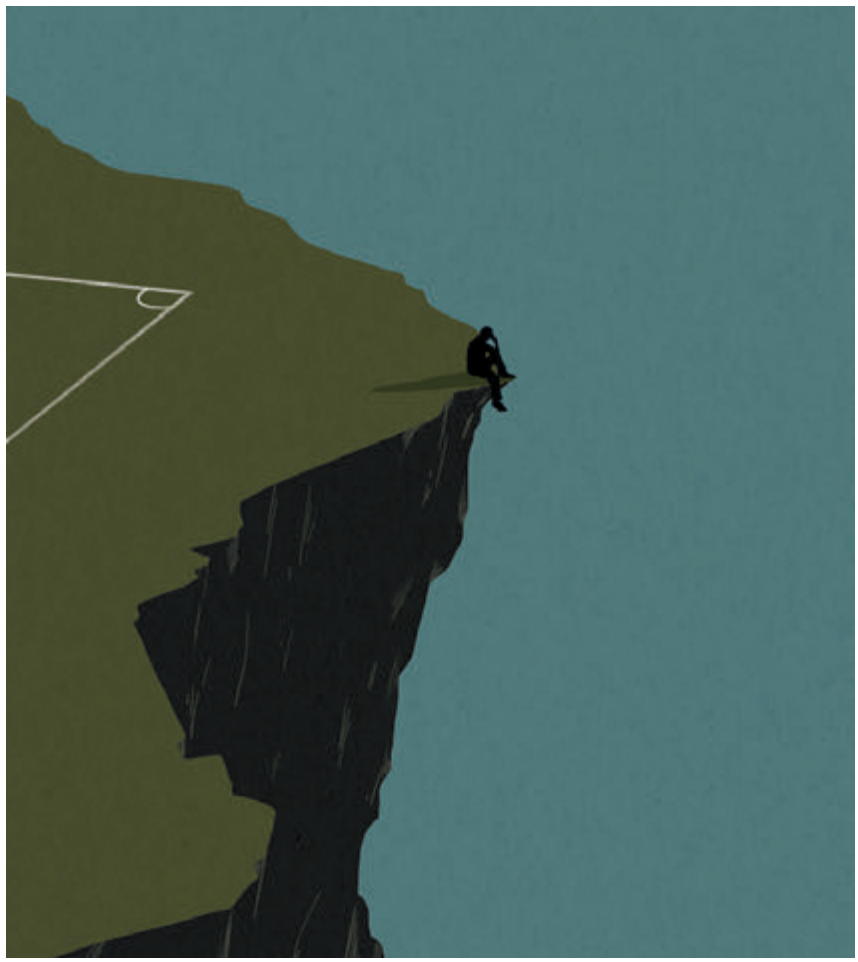
Instaurer une solidarité entre pairs

Xavi, qui a pu s’appuyer sur une psychologue à Barcelone, pose alors la question : “Pourquoi ne pas intégrer un tel professionnel dans notre staff à l’avenir ? Quelqu’un qui puisse nous aider à mieux gérer certaines situations, qui me dise : « Xavi, tu es stressé, calme-toi. »” Julien Stéphan admet aussi avoir eu le besoin de se faire accompagner ces dernières années pour évacuer, “car ce n’est pas le rôle de la famille”. Jamais sensibilisés à toutes ces questions, les entraîneurs plus âgés ont acquis des techniques et schémas de pensée pour se protéger avec l’expérience. Ainsi, pour Christian Gourcuff, à la façon d’un Luis Enrique sourd aux critiques depuis son arrivée au Paris-Saint-Germain en 2023, ce sont ses “convictions de jeu” qui l’ont aidé à résister à tout cet environnement : “Je savais que je ne transigerais pas avec mes idées donc j’étais préservé. Sinon, on est pris dans un tourbillon.”

Patrice Garande insiste sur l’importance des plages de repos et la déconnexion avec le football : “Il m’est arrivé de dire à mon staff : « Je suis cuit, j’ai besoin de vous sinon je vais exploser. Pendant dix, quinze jours, on va fonctionner autrement. » Il ne faut pas avoir peur de dire : « Je ne sais pas, j’ai besoin de vous. » Mais, quand on est jeune entraîneur on ne sait pas faire confiance, déléguer. Je croyais qu’il fallait inspirer l’autorité partout et tout le temps, je me suis construit à travers mes erreurs.”

La FFF a bien identifié ces problématiques et les intègre depuis une dizaine d’années à son parcours de formation. Les entraîneurs y sont sensibles mais la parole doit encore se libérer. Peuvent-ils en discuter entre eux ? “Non, répond Patrice Garande. C’est peut-être une erreur mais il faut avoir le courage pour *(Il coupe…)* Ça fait partie des non-dits. Mais l’un des grands pas vers la solution, c’est d’en parler. Ne pas penser que c’est une faiblesse de dire qu’on a besoin d’aide.” Chloé Leprince s’y attelle : “Pendant leur année de formation, les coaches rencontrent des gens qui vivent la même chose et se disent : « Ouah, je me sens tellement moins seul. » Ça, il faut le cultiver. Une fois que la formation se termine, il faut qu’ils restent en lien. Je leur dis : « Désormais, vous êtes un groupe de pairs. Vous pouvez passer un coup de fil à l’un, à l’autre, ne vous sentez pas isolé. »” À l’image de la chaleureuse accolade entre Paulo Fonseca - suspendu jusqu’au 30 novembre - et Franck Haise*, réunis en tribunes lors de Nice-Lyon, le 9 mars. Quelques jours avant ce geste d’affection, le Portugais avait pété les plombs. ⬢ **L. He., avec F. To. et T. B.**

**Suspendu trois matches pour propos blessants envers l’arbitre après le 8e de Coupe de France perdu par Nice à Saint-Brieuc (1-2).*



Internationales des moins de 16 ans, Elisa Terenzi, Asya Yazici, Sofia Stifani et Greta Paone incarnent l'avenir du foot féminin saint-marinais.

SAINTES MARIN

Dernier membre de la Confédération européenne à ne pas avoir d'équipe nationale féminine, Saint-Marin, petit poucet continental, est en train d'y remédier, bravant les nombreuses difficultés conjoncturelles.

Par
Valentin Pauluzzi,
à Saint-Marin

Photos
Giuseppe Carotenuto/
L'Équipe

Le 30 novembre 1872, l'Écosse et l'Angleterre disputaient le premier match (0-0) entre sélections de l'histoire du football mondial. Cent cinquante-trois ans plus tard, la boucle est en passe d'être bouclée, alors que toutes les fédérations affiliées à l'UEFA ont tour à tour monté une sélection masculine et une féminine. Saint-Marin était la dernière pièce du puzzle pour atteindre une parité parfaite. Et il était temps, puisque le panneau placé à sa frontière indique : "Bienvenue dans l'antique terre de la liberté." Si des sélections féminines sont apparues tardivement dans d'autres fédérations, c'est aussi parce que les pays ou territoires qu'elles représentent ont été reconnus ces dernières décennies. Or, Saint-Marin, enclave de 60 km² au centre de l'Italie, est la plus vieille République du monde avec une constitution en vigueur depuis 1600.

Une sélection seniors d'ici à 2028

Les hommes, eux, se sont affiliés à l'UEFA en 1988. Ils vivent d'ailleurs la meilleure période de leur existence avec une promotion historique en Ligue C de la Ligue des nations (premiers d'un groupe devant Gibraltar et le Liechtenstein) mais occupent toujours la dernière place du classement FIFA (210es). Leurs homologues féminines, elles, n'ont pas l'intention d'attendre aussi longtemps pour devenir compétitives. "Je suis convaincu que la différence avec les grandes nations ne sera pas si énorme. Il y a de la qualité ici, que ce soit chez les joueuses, les entraîneurs ou en termes d'infrastructures. Et dans certains pays, le foot féminin a décollé depuis peu. On ne sera pas la victime sacrificielle comme l'ont été les mecs pendant longtemps", assène Giacomo Piva depuis le San •••

1931
SAN MARINO
OPEN DAY

Responsable de la section féminine depuis 2022, Gionata Arcangeli (page de gauche) se rend dans les écoles du pays pour attirer des jeunes filles sur les terrains de foot, comme ici à la San Marino Academy, et hisser haut les couleurs du micro-État.

"Une gamine qui abandonne en U8, c'est une joueuse en moins chez les seniors"

Gionata Arcangeli, responsable des féminines de Saint-Marin

••• Marino Stadium, avant de diriger l'entraînement du rassemblement mensuel. Cet Italien de 37 ans est à la tête de la sélection des moins de 16 ans, créée en octobre 2023. C'est la première étape convenue avec l'UEFA afin de lancer une sélection seniors d'ici à 2028. Piva œuvre aussi à la San Marino Academy, club mixte qui priorise la formation des jeunes pousses mais dont l'équipe première féminine participe au Championnat d'Italie de Serie B.

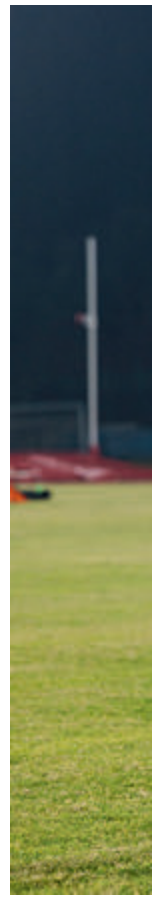
La démographie, principal adversaire

"Quand je suis arrivé il y a sept ans, il y avait tout juste dix gamines chez les moins de 10 ans, mais elles avaient de l'enthousiasme. Certaines sont encore avec moi aujourd'hui. D'un côté, c'est comme si la sélection féminine existait déjà. Toutes les joueuses évoluent dans ce club, hormis trois, elles se connaissent toutes. On s'entraîne cinq fois plus souvent ensemble que nos adversaires." Le travail de fond pour augmenter le contingent de joueuses est effectué par Gionata Arcangeli, la cinquantaine, responsable de la section féminine de la Fédération de Saint-Marin depuis 2022 : "Cela fait des années que l'on se rend dans les écoles primaires et même maternelles afin de réaliser une sorte de recrutement, séduire les filles pour les amener vers les terrains de foot. On a commencé à élargir la base de la pyramide dès les moins de 8 ans. L'UEFA exige de la continuité."

Pour le moment, le principal adversaire de la sélection féminine de Saint-Marin est la dénatalité. Un problème aux conséquences majeures pour un pays qui compte 34 000 résidents, mais seulement 25 000 possédant le passeport. L'hiver démographique est de plus en plus rude : 205 nouveau-nés ont été recensés en 2022, 149 en 2024. Arcangeli tire la sonnette d'alarme : "Notre engagement est quotidien, on ne peut pas se permettre de perdre une seule fille en chemin. Quand l'une d'elles manque trois entraînements d'affilée, on essaie de comprendre où on a commis une erreur. Une gamine qui abandonne en moins de 8 ans, c'est une joueuse en moins en sélection chez les seniors. L'équilibre est précaire." Dans le bâtiment adjacent, on partage la même inquiétude. Eros Bologna, secrétaire du Comité olympique de Saint-Marin depuis 2009, déroule : "Nous avons trente-trois fédérations, il y a une tradition des sports de tir ici, une personne sur trois détient un permis de chasse. Mais pour les sports collectifs, on n'atteint pas toujours les effectifs requis. Donc, tout ce qui est basket 3x3, rugby à 7… c'est du pain bénit pour nous."

Non à la naturalisation

La seule sélection féminine ayant jamais représenté Saint-Marin est celle de volleyball. C'était aux Jeux des petits États d'Europe, organisés tous les deux ans depuis 1985 et opposant, sur une dizaine de disciplines, les neuf pays d'Europe de moins de un million d'habitants. Le bureau de Bologna donne pourtant sur la plus grande piscine du pays. "Le water-polo ? Compliqué. Notre Fédération de natation craint que les nageuses se détournent des épreuves individuelles pour aller vers un sport plus ludique." Autre obstacle de taille : la diaspora. "Cela commence •••



La quasi-totalité de la sélection des moins de 16 ans porte le maillot de la San Marino Academy : les joueuses de l'équipe première évoluent, elles, en Serie B italienne et jouent leurs matches à domicile au San Marino Stadium.

Au siège de la Fédération saint-marinaise, on retrouve les écussons des 16 clubs affiliés.

L'Italien Giacomo Piva est à la tête de la sélection des moins de 16 ans, créée en octobre 2023.

La génération de la gardienne Arianna Forcellini peut être la première à se rêver en pro.

Née en Argentine et d'origine saint-marinaise, Yesica Menin, aujourd'hui retraitée, a rejoint la San Marino Academy en 2012 où elle est devenue la buteuse la plus prolifique du pays.

"Plus tard, elles sauront qu'elles ont écrit l'histoire"

Yesica Menin, ex-joueuse de la San Marino Academy

••• après le collège, car nos lycées n'ont pas toutes les filières. Alors, des élèves vont dans les villes italiennes voisines, comme Rimini. Les trajets école-maison s'allongent, certaines filles s'entraînent moins et finissent par abandonner. Le nombre de licenciées chute alors drastiquement." Et les professeurs n'aident pas. "Notre contexte sportif étant amateur, ils disent à leurs élèves : « Pourquoi tu perds ton temps à courir après un ballon ? »"

C'est un combat de tous les instants que les institutions sportives saint-marinaises mènent avec persévérance et dignité. Elles ne cèdent pas, par exemple, à la tentation de recruter des joueuses italiennes à tour de bras. "On s'est informés sur le fonctionnement de Gibraltar ou encore d'Andorre, mais ils naturalisent beaucoup, remarque Arcangeli. On ne court pas ce risque à Saint-Marin, il est difficile d'en obtenir le passeport, c'est un peuple orgueilleux." Les nombreux Saint-Marinais ayant émigré à l'étranger et leurs descendants ont maintenu un lien très fort avec leur pays d'origine. Les principales communautés se trouvent en France, en Belgique, aux États-Unis et en Argentine, où est née Yesica Menin : "Il y a des associations qui organisent des séjours de trente jours pour découvrir la culture. C'est comme ça que je suis venue pour la première fois à l'âge de 22 ans." Pour ne plus jamais en repartir, puisqu'elle s'engagea avec la San Marino Academy, qu'elle hissa jusqu'en Serie A il y a cinq ans. Attaquante, Menin est la Saint-Marinaise la plus prolifique de l'histoire, mais a raccroché les crampons la saison passée, à 35 ans.

Le sentiment d'appartenance

"Mon cousin Danilo Rinaldi a fait le même parcours que moi. Il a joué en sélection *(51 capes, 1 but)*, j'allais voir ses matches, et au fond, ça m'attristait un peu. Je me disais que je ne pourrais jamais vivre les mêmes émotions que lui. Mais, à mon époque, nous étions vraiment trop peu. Beaucoup abandonnaient en entrant dans la vie active ou lorsqu'elles ne se sentaient plus à la hauteur." Une seule a percé : Chiara Beccari, 20 ans, attaquante de la Juventus et "contrainte" d'opter pour l'équipe d'Italie, avec qui elle a participé à la dernière Coupe du monde. Au bord du terrain, Yesica assiste à l'entraînement de ses héritières. "Elles ne se rendent pas compte de ce qu'elles sont en train de vivre, mais plus tard, elles sauront qu'elles ont écrit l'histoire.", lâche-t-elle, un brin mélancolique.

Le projet est désormais bien orienté, avec plusieurs matches amicaux, dont ceux du tournoi du développement de l'UEFA en avril 2024. À domicile, les moins de 16 ans y ont affronté la Géorgie (4-7), l'Estonie (1-1, 5-4 aux t.a.b.) et le Luxembourg (2-6). Là où les adversaires possèdent un réservoir plus important, Arcangeli a convoqué 25… de ses 25 joueuses. Parmi elles, la défenseuse Sofia Stifani, l'ailière Elisa Terenzi, l'attaquante Greta Paone et la milieu Asya Yazici. Elles ont entre 15 et 17 ans et se définissent toutes "tifose" de l'Italie, par la force des choses. Asya, la plus charismatique, témoigne : "C'est une motivation supplémentaire dans notre pratique du football. Quand on a chanté l'hymne du pays, on s'est senties encore plus liées à Saint-Marin."

"Quand on a chanté l'hymne, on s'est senties encore plus liées à Saint-Marin" Asya Yazici, internationale des moins de 16 ans

Arcangeli l'écoute et s'émeut : "Lors de nos premiers matches, une joueuse s'est cassé un doigt et a continué à jouer, une autre s'est rompu un ligament, elle a enfilé une genouillère et a poursuivi. J'en ai la chair de poule quand j'en parle. On peut pécher en force physique et en technique, mais compensons par le sentiment d'appartenance. C'est la première génération qui peut s'imaginer représenter son pays. Nous avons fait la demande d'inscription auprès de l'UEFA pour les qualifications des Euros des moins de 17 ans et moins de 19 ans 2026." Et elles n'attendaient que ça. La défenseuse Anna Benedettini, partie au centre de formation de la Fiorentina l'été dernier, refuse les avances de l'Italie. La gardienne Arianna Forcellini, décisive lors de l'historique victoire contre l'Estonie, n'a pas l'intention de quitter la San Marino Academy malgré les sollicitations. "Ce sont elles qui sont un exemple pour nous", conclut Arcangeli. Elles mériteraient presque d'être canonisées. ⬢ V. P.

FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

RENNES - PARIS-SG : 2-2 A.P. (6 T.A.B. À 5)
FINALE DE COUPE DE FRANCE 2019

Julien Stéphan "POUR LE CLUB, FINI L'ÉTIQUETTE DE LOSER"

Seule équipe à avoir battu le PSG sous l'ère qatarie en quatorze finales de coupe nationale, Rennes a écrit un bout d'histoire le 27 avril 2019. Le coach breton revient sur cette folle remontée et ce titre que sa ville natale attendait depuis quarante-huit ans.

Par Tom Bertin. Photos Stéphane Mantey/L'Équipe

La Parisien Marquinhos (à gauche) et le Rennais Benjamin André conduisent les deux équipes sur la pelouse du Stade de France.

Alain Mounic/L'Équipe

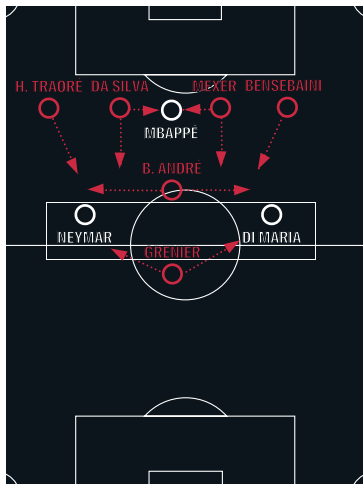
L'APPROCHE DU MATCH
"20 % DE CHANCES DE GAGNER"

"Dès janvier, on a pris le parti de jouer la Coupe de France à fond. On a eu un parcours difficile : Brest, qu'on bat aux « penalties » *(2-2, 5 t.a.b. à 4., en 32es),* Lille, qui finit deuxième de L1 *(2-1, en 8es),* Lyon, troisième *(3-2, en demies)*... Donc, même si c'était plus compliqué en Championnat *(10es),* on arrive en finale avec des références, en plus d'avoir éliminé le Betis *(3-3, 3-1)* et battu Arsenal *(3-1; 0-3 au retour)* en Ligue Europa. On connaissait notre faculté à créer l'exploit. Les semaines avant le match, on a tout misé sur la préparation mentale. À part Romain *(Danzé),* très peu avaient connu les finales perdues de 2009, 2013 et 2014 *(deux fois face à Guingamp en Coupe de France et Saint-Étienne en Coupe de la Ligue).*

La différence, c'est que, cette fois, on était outsiders. On avait 20 % de chances de gagner, il fallait les jouer à fond. Paris est une très, très grosse équipe, avec quelques failles qu'on devait utiliser. Avant le match, on leur a passé un film retraçant les six mois passés ensemble, avec des actions positives de chacun. On a aussi diffusé des images des joueurs du PSG après leur désillusion contre Manchester United *(élimination en 8es).* On voulait montrer les doutes sur leurs visages, appuyer sur le fait qu'ils avaient encore ça en tête et que nous aussi, on pouvait générer ça."

LE PLAN DE JEU
"J'AI DEMANDÉ DES CONSEILS À LACOMBE ET DESCHAMPS"

"Six mois plus tôt, j'entraînais en réserve devant 50 personnes. Comme je n'avais jamais vécu de finale, j'ai demandé des conseils à d'autres entraîneurs : Guy Lacombe, Didier Deschamps... Ça m'a aidé. Chaque jour, on travaillait un aspect stratégique, dont les coups de pied arrêtés, qui représentent en moyenne un tiers des buts. De plus, sans Thiago Silva, il leur manquait un atout clé. Avec le staff, on a très rapidement eu le onze type en tête : un 4-4-2, avec Hatem *(Ben Arfa)* très proche de M'Baye *(Niang).* L'équipe était organisée autour d'Hatem, un joueur différent qui fait reculer les adversaires, ce qui crée des espaces. Son impact psychologique est essentiel dans ces matches-là. Le PSG jouait en 3-4-3 avec un jeu de position très marqué, des mouvements qui se répètent, un fort contre-pressing... Tuchel, c'est un top entraîneur au niveau mondial, mais on n'avait pas trop de surprises sur leur schéma. Leur faiblesse ? À chaque coup du sort défavorable, ils laissaient à l'adversaire l'opportunité de créer du danger. Défensivement, ce qu'on cherchait à faire, c'était contrôler l'intérieur du jeu, où ils avaient quatre joueurs : Verratti et Draxler en rampe de lance- •••



La priorité de Stéphan était de bloquer la zone "de création et d'accélération favorite" du PSG, au niveau de Neymar et Di Maria. Pour ce faire, les défenseurs et milieux défensifs devaient jouer très resserrés, quitte à ouvrir les couloirs extérieurs. Un parti-pris assumé. "Ils n'avaient pas d'attaquants de grande taille, donc on gérait bien leurs centres."

••• ment, en plus de Neymar et Di Maria. On ne voulait pas qu'ils puissent se retourner et prendre de la vitesse. En raison de cette densité dans l'axe, on se doutait qu'il y aurait des coups à jouer dans le dos des latéraux, notamment en contre."

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"À 2-0, BEAUCOUP DE GENS CONSIDÉRAIENT LE MATCH TERMINÉ"

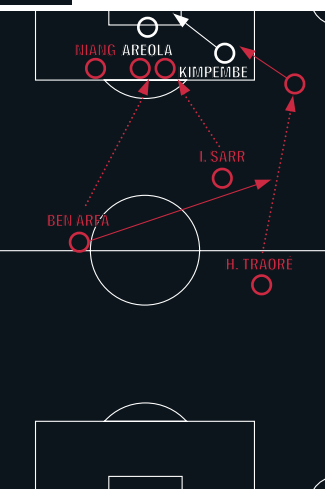
"Paris a attaqué très fort et a vite mené au score sur coup de pied arrêté. Parfois, même si tu as travaillé quelque chose, le talent adverse est tellement fort que ton organisation défensive n'y peut rien. Le second but est plus difficile à digérer. Je pense que la très grande majorité des gens considérait qu'à 2-0 au bout de vingt minutes, le match était terminé. Ce n'était pas l'entame rêvée, mais, à l'intérieur de nous, on y croyait encore. On devait d'abord stopper l'hémorragie. Pour moi, le premier tournant a eu lieu vers la 30e minute, lorsque Ramy Bensebaini a une échauffourée avec Kylian *(Mbappé).* Ça peut paraître anecdotique, mais c'est révélateur d'une envie de ne pas abdiquer. On est dans la rébellion. La croyance n'a jamais été aussi forte qu'après cet épisode. Le rapport de force s'est rééquilibré. Peut-être qu'eux en ont fait un peu moins, mais nous, on en a fait plus, et surtout, on a fait mieux. Juste après, M'Baye enroule sa frappe sur le poteau. Puis, sur une transition, un centre d'Hamari *(Traoré),* avec un peu de réussite, finit en contre-son-camp de Kimpembe. En marquant juste avant la mi-temps, tous les espoirs étaient permis."

Neymar, à la lutte avec Benjamin André, et Angel Di Maria ont signé une entame de match tonitruante : 2-0 pour le Paris-SG après vingt et une minutes.

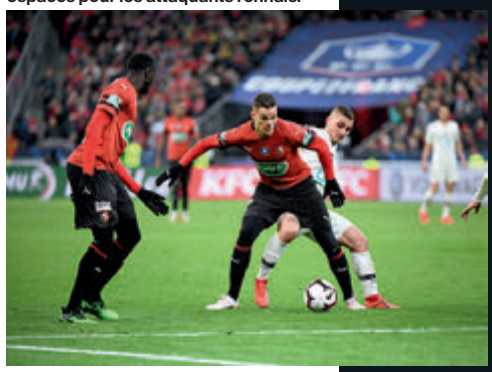
LA MI-TEMPS
"LEURS DÉMONS RESSURGISSAIENT"

"On est rentrés au vestiaire avec beaucoup de force. On est restés cinq minutes sans parler, on a laissé les joueurs récupérer. Pendant ce temps-là, avec le staff, on a regroupé les idées fortes qu'on voulait faire passer, on a réfléchi comment bien les tourner. Comme on a marqué à la 40e, je n'ai eu le temps de rien préparer. Je leur ai donné des conseils très simples. Et, surtout, j'ai alimenté la croyance à l'aide de mots forts et sincères. Ce qu'on avait espéré et préparé toute la semaine se réalisait : leurs démons passés, qui n'étaient pas si lointains, ressurgissaient. Je devais appuyer à fond là-dessus. Dans une causerie comme ça, il y a une vraie part d'instinct, on sort ce qu'on a au fond de ses tripes. J'étais habité par quelque chose. On l'était tous un peu, car le scénario du match avait fait naître en nous un espoir : mettre fin à une disette de quarante-huit ans sans titre et écrire un chapitre de l'histoire du club."

La réduction de l'écart rennaise (40e) part d'une course vers l'axe de Sarr. "Il a ouvert tout l'espace à Hamari *(Traoré).* C'est un mouvement qu'on avait travaillé : soit ton ailier rentre à l'intérieur du jeu et tu laisses ton latéral prendre le couloir, soit l'inverse." Derrière, pressé par trois Rennais bien répartis dans la surface de réparation, Kimpembe marque contre son camp.



Hatem Ben Arfa, l'homme sur lequel Julien Stéphan compte pour faire reculer Marco Verratti et ses coéquipiers mais aussi créer des espaces pour les attaquants rennais.



LA SECONDE PÉRIODE
"UNE FORME D'INSTINCT ME DISAIT DE NE RIEN TOUCHER"

"On fait une très bonne entame, on s'est complètement libérés. Pendant vingt, vingt-cinq minutes, on fait mieux que jeu égal. On contrôle mieux la balle, on a plus de maîtrise, de possibilités... L'égalisation de Mexer à la 66e est logique. Ce but a décuplé nos émotions, on se disait que c'était peut-être notre jour. Un nouveau

Cette finale a tellement marqué Julien Stéphan que son fond d'écran d'ordinateur demeure la joie des Rennais.

Mexer exulte. Sa reprise de la tête à la 66e minute sur un corner de Clément Grenier offre l'égalisation aux Bretons : 2-2.

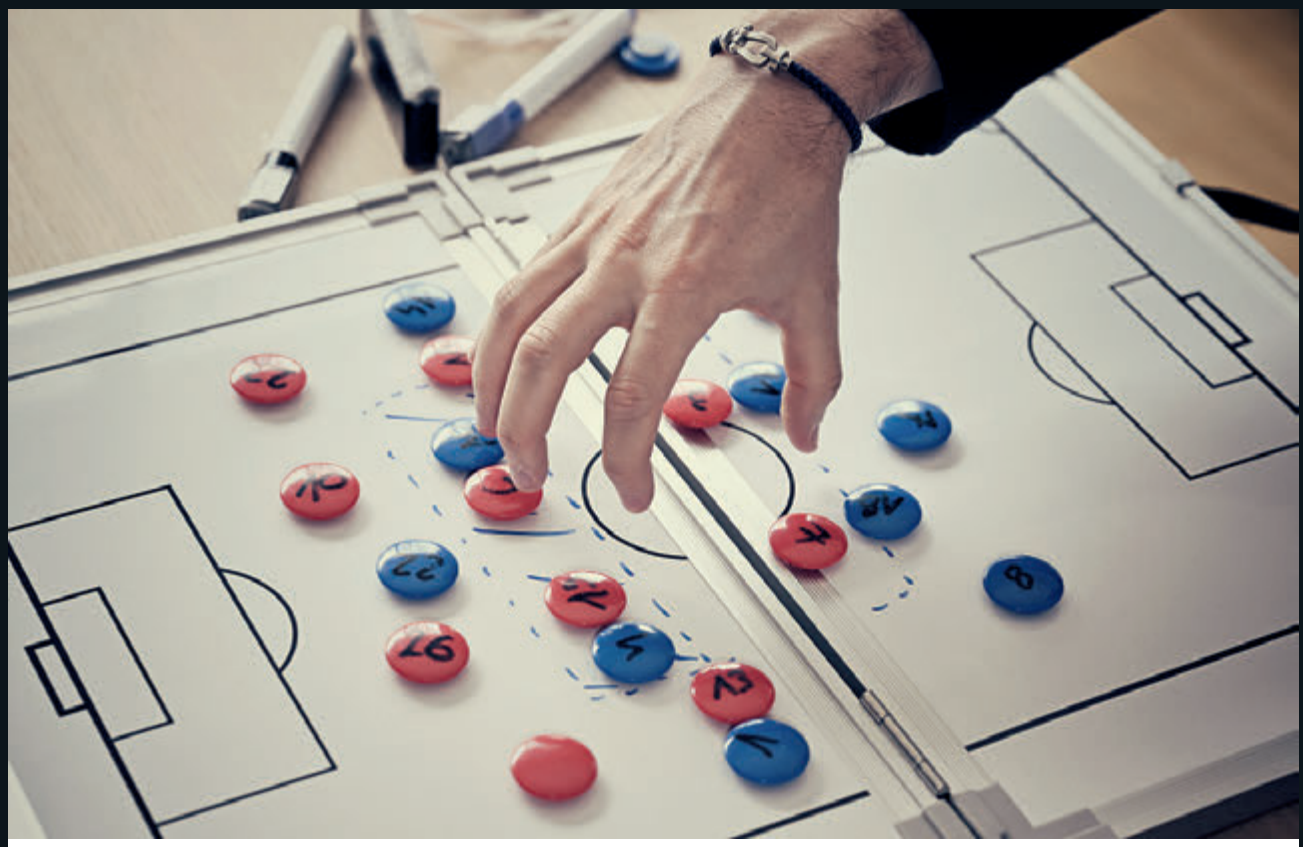
match démarrait. On s'attendait à une réaction de leur part, en espérant poursuivre notre bonne dynamique. Mais, de mémoire, il n'y a plus énormément de situations. Pour autant, je n'ai fait aucun changement. Déjà, car c'est délicat d'entrer dans une finale d'une telle intensité et je n'ai pas noté de baisse physique chez mes joueurs. Ils faisaient un gros match et méritaient de continuer tous ensemble. Et une forme d'instinct me disait de ne rien toucher."

LA PROLONGATION
"« BOURIGE » A EU L'HONNÊTETÉ DE VENIR ME VOIR"

"Le jeu s'est haché, on a pris des cartons. Ça symbolisait l'acharnement du groupe, qui avait conscience de tenir quelque chose d'exceptionnel et qui ne voulait surtout pas le relâcher. Comme un lion venant de chasser une proie, menacé par des hyènes voulant la lui prendre. On tient le score. Kylian *(Mbappé)* a touché le poteau. Dans ces matches-là, il faut le facteur réussite. Mais il se provoque, les gars l'avaient mérité ce jour-là. Le seul que j'ai sorti, c'est *(Benjamin)* Bourigeaud. À la mi-temps de la prolongation, « Bourige » m'a dit : « Coach, j'ai un jaune. Je sens qu'à la prochaine faute, je prends rouge. » Même si c'est une finale, il a la maturité, l'honnêteté et l'intelligence de venir me le dire. Ça dit beaucoup de l'état d'esprit des mecs. D'ailleurs, ce sont eux qui ont le mieux tenu leurs nerfs : ils ont fini à onze. Le rouge de Mbappé *(une semelle sur Da Silva)* montrait que Paris n'était pas si serein et traduisait une certaine frustration, peut-être parce qu'au bout de vingt minutes, ils se voyaient déjà la coupe entre les mains." •••

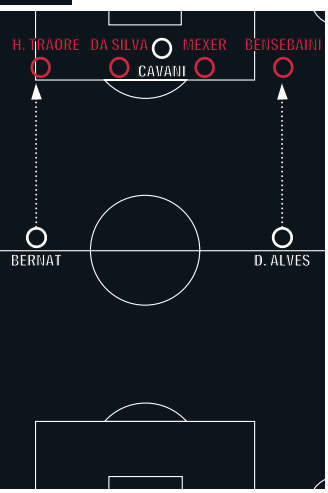
Alain Mounic/L'Équipe - Stéphane Mantey/L'Équipe

Au tableau !



Julien Stéphan savait qu'en instillant le doute dans le clan parisien, l'exploit était possible. Pari gagnant.

Alain Mounic/L'Équipe - Stéphane Mantey/L'Équipe

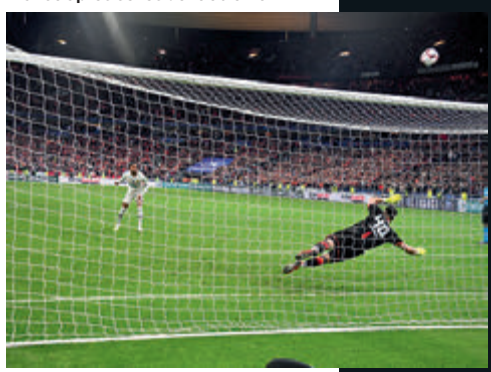


L'entrée de Cavani change les consignes défensives des Rennais. "Sa présence rendait le PSG plus dangereux sur les situations de centres." La couverture des couloirs, un peu délaissée, devient alors prioritaire.

LES TIRS AUX BUTS
"DANS LEUR DÉMARCHE, ON VOYAIT DÉJÀ DES SIGNAUX"

"C'était notre troisième séance de la saison *(gagnée face à Brest en Coupe de France, perdue contre Monaco en Coupe de la Ligue, 7-8).* Les « penalties », on les prépare systématiquement avant chaque match de Coupe. Le jour J, la seule chose qu'on fait, c'est placer les meilleurs tireurs au début de la série. Ensuite, on vient se faire confirmer par chacun d'entre eux qu'il n'y a aucun souci et qu'ils sont OK pour y aller. Il n'y a eu aucun désistement. On s'est dit : « On ne peut pas arriver jusque là et perdre, c'est impossible. C'est notre moment, c'est notre jour, c'est pour nous. » Dans leur démarche jusqu'au point de penalty, on voyait déjà des signaux à travers le visage, leur mécanique… Je sentais beaucoup de sérénité et de détermination. Tout le monde marque, jusqu'à Christopher Nkunku, qui venait d'entrer et qui n'a pas cadré. On gagne là-dessus. On ressent un sentiment de libération. La mission est réussie, on l'a fait. Le plus beau moment de ma carrière."

Christopher Nkunku frappe au-dessus du but de Tomas Koubek. Rennes remporte sa troisième Coupe de France après celles de 1965 et 1971.



L'IMAGE QUI RESTE
"LES VISAGES DÉFORMÉS PAR LE BONHEUR"

"Tomas *(Koubek)* a fait une chevauchée de cent mètres pour rejoindre notre public, qui était à l'opposé. On s'est tous retrouvés devant les supporters rennais. Là, le temps ne nous appartenait plus. Leurs visages m'ont profondément marqué. Ils me reviennent parfois en mémoire, comme des flashes. Des personnes de tous

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

STADE RENNAIS (4-4-2) — ENTR. : JULIEN STÉPHAN

PARIS-SG (4-3-1-1) — ENTR. : THOMAS TUCHEL

les âges, des hommes, des femmes... Presque tous avaient les larmes aux yeux, le visage déformé par le bonheur, par une fierté extrême. Cette victoire représentait énormément, après les déceptions passées. On a réussi à retirer l'étiquette de loser qui collait au club. J'ai eu un échange très puissant avec le propriétaire M. Pinault, qui m'a dit connaître une émotion comme il en a rarement vécu. Le retour au vestiaire s'est fait dans l'extase totale. Certains chantaient, dansaient, d'autres buvaient... Dans l'euphorie, le team manager a sauté dans la piscine du Stade de France et s'est ouvert le tibia. *(Rires.)* Il s'est fait recoudre sur la table du vestiaire. Après, nous aussi, on a été jetés à l'eau par les joueurs ! Ensuite, on devait retourner à Rennes. On s'est réunis avec une partie du staff et des gars pour poursuivre la soirée. Enfin, la nuit. On a fini très, très tard. Avec les festivités prévues le lendemain dans la ville, on n'a quasiment pas dormi. Ce week-end restera dans la tête et les cœurs du groupe à jamais." ⬢ T. B.

LES STATS

RENNES		PARIS-SG
34 %	POSSESSION	66 %
9	TIRS	20
2	TIRS CADRÉS	12
3	CORNERS	7
1	HORS JEU	3
28	FAUTES COMMISES	17
7	CARTONS JAUNES	4
0	CARTONS ROUGES	1

LES BUTS

0-1 Daniel Alves (13e, passe de Neymar)
0-2 Neymar (21e, passe de Di Maria)
1-2 Kimpembe (40e c.s.c)
2-2 Mexer (66e, passe de Grenier)
Tirs au but réussis : M. Niang, Ben Arfa, Grenier, Léa-Siliki, Bensebaini, I. Sarr pour Rennes ; Cavani, Daniel Alves, Paredes, Bernat, Neymar pour le PSG.
Tir au but raté : Nkunku pour le PSG

La Bretagne, ça gagne !

LE QUIZ DE JULIEN STÉPHAN : 7/8

"Quelle équipe s'est qualifiée la première en finale ?
Nous. De mémoire, on jouait Lyon le mardi et eux recevaient Nantes le lendemain. (**Vrai.** Rennes, le 2 avril à Lyon, 3-2 ; Paris le 3 contre Nantes, 3-0.) **1/1**

Les trois joueurs absents côté PSG ?
Thiago Silva, ça, c'est sûr. Peut-être Meunier ? Et Kurzawa ? (**Faux.** Thiago Silva et Thomas Meunier oui, mais le troisième était Thilo Kehrer.) **1/2**

Qui a arbitré ce match ?
C'était Ruddy Buquet. Il avait très bien arbitré, il a bien tenu son match et a mis les cartons qu'il devait mettre. (**Vrai.** Noté 8/10 dans L'Équipe.) **2/3**

Qui perd la balle sur le second but parisien ?
C'est un renversement d'Hatem *(Ben Arfa),* qui est intercepté. Mais pour moi, à ce moment-là, on avait encore moyen de la rattraper. (**Vrai.**) **3/4**

Combien de cartons jaunes ont été distribués côté Rennes ?
Il y en a une dizaine sur ce match, dont six ou sept pour nous. (**Vrai.** 7.) **4/5**

Quel a été le pourcentage de possession de votre équipe ?
On n'a pas eu beaucoup le ballon... *(Il sourit.)* À peu près 35 %. (**Vrai.** 34 % exactement.) **5/6**

Qui était le premier tireur rennais lors de la séance de tirs au but ?
M'Baye *(Niang)* ou Hatem. Allez, M'Baye. (**Vrai.**) **6/7**

En quelles années Rennes a gagné ses deux autres Coupes de France ?
Facile. Ce sont les minutes de nos deux buts face à Orléans *(L2, 2-0),* en quarts : 65 et 71. À la fin de ce match, des historiques du club m'ont dit : « C'est un signe, la coupe est pour nous cette année ! ». (**Vrai.** 1965 et 1971.) **7/8** ⬢ T. B.

DANS LA BRUGES ÉLECTRIQUE

Par
Luc Herincx, à Bruges (Belgique)

Photos
Léo Aupetit/L'Équipe

ATLAS

Bruges, Belgique.
Population 120 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 4 °C.
Température moyenne l'été 18 °C.
Ensoleillement 5 heures par jour en moyenne.
Précipitation 108 jours de pluie par an.

On nous avait dépeint les Brugeois comme peu accueillants. La fiente reçue sur le pied au sortir de la gare et l'humeur bougonne des serveurs des estaminets locaux nous ont plutôt confortés dans cette opinion. "A shithole" ("un trou") disait Ray, personnage incarné par Colin Farrell dans *Bons baisers de Bruges*. "Ray, on vient juste de descendre du train. On ne pourrait pas garder nos jugements sur la ville pour plus tard, putain ?"

Le ton de Ken (Brendan Gleeson) est virulent mais le fond pertinent : les mélodies farfelues du carillon du beffroi et l'odeur caractéristique des frites belges cuites deux fois et à la graisse de bœuf nous font déjà sourire. Les rencontres chaleureuses autour du stade Jan-Breydel, son ambiance familiale surannée et la splendeur tout autour – celle des lotissements rouge-orange-blanc bercés par le slalom des cours d'eau jusqu'au centre-ville –, achèveront de nous séduire.

En revanche, pas de foot pour l'instant. Un podium attire l'œil sur la Grand-Place mais il est destiné au départ du Tour des Flandres, prévu dans sept jours, que remportera Tadej Pogacar. On entame la "semaine sainte", un enchaînement de plusieurs courses belges sacrées. "Le cyclisme a toujours été important en Flandres, les journaux sportifs consacrent la plupart de leurs pages au vélo, nous explique Dries Vanysacker, historien du sport local. Mais à Bruges, c'est plutôt le foot qui est central." Direction le quartier de Saint-André, à

Longtemps méprisée car rurale, la Flandre-Occidentale rayonne aujourd'hui à travers sa cité touristique et le triomphant Club Bruges, frère ennemi du plus modeste Cercle.

55

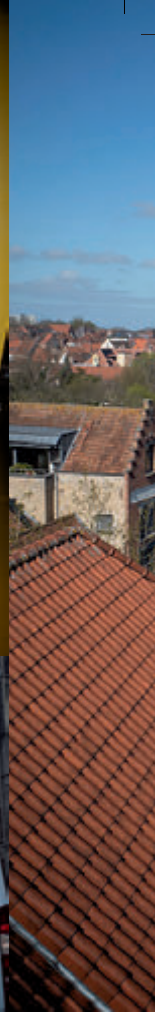
4 km, pour se mettre dans l'ambiance du "Topper", la rencontre entre le FC (ou Club) Bruges et Anderlecht, les deux équipes dominantes depuis plus de cinquante ans. Le coup d'envoi est prévu à un horaire de District ou de kermesse. 13 h 30 un dimanche. Un soleil de printemps, une main pour la Jupiler, l'autre pour un sandwich, des enceintes crachent un peu de gabber (un genre de techno hardcore) : une certaine idée de la Belgique.

Ennemis mais solidaires

Mais impossible de s'immiscer dans une conversation. Les visages fermés et les mots insaisissables des Flamands sont intimidants. Le rendez-vous avec Philip devant la boutique du Club nous sauve : le Tournaisien est président de la Wallonia Bruges Army, un groupe de supporters francophones du FCB. Il rassure : "En tribunes, il n'y a aucun problème en tant que Wallon. La dernière fois, un gars d'Alost *(Flandre-Orientale)* m'a dit : « Respect, vous venez de loin ! » « Ben non, je viens de Tournai, ce n'est qu'à trois quarts d'heure ! » Sa réponse : « Tiens, v'la à boire ! » Quand on fait l'effort de parler leur langue, il n'y a aucun souci !" Un Flamand chambreur passe par là : "Les Wallons, c'est de la merde !" Philip rétorque : "Et les Flamands travaillent pour deux !" Ils se marrent. Je prends le conseil mais ayant déjà du mal à prononcer mon nom de famille d'origine flamande, je me contenterai d'entamer les conversations en anglais. •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Bruges 268 km.
Voiture 3 h 30.
Train 2 h 45 (avec une correspondance à Bruxelles).
Prix du billet de train 180-200 euros l'aller-retour.
Nuit d'hôtel Entre 100 et 200 euros.
Trajet gare - centre-ville 15 minutes à pied.
Prix d'un ticket de bus 2 euros.



Dans la Venise du Nord, le sentiment d'appartenance à la cité l'emporte sur tout le reste. Symbole de cette solidarité brugeoise, la stèle érigée devant le stade Jan-Breydel en hommage à Albert Dyserynck, ancien président du Club décédé dans un accident de voiture en 1931, et en partie financée par le Cercle.

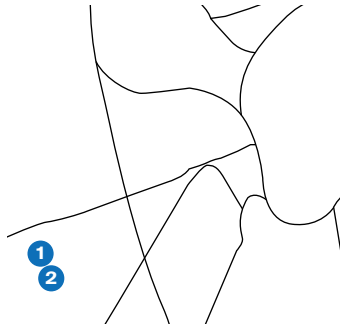
••• Avec sa chemise à carreaux et ce sourire qui est la forme même de son visage, Frederik semble abordable. "D'habitude je viens au stade avec mes clients, précise ce commercial dans le bâtiment. Aujourd'hui, j'attends des amis." Yannick et son fils Vic débarquent. Surprise, ils sont abonnés du Cercle. Les Vert et Noir jouent dans quelques heures à l'extérieur pour éviter la relégation, alors ils ont opté pour cette invitation. Juste derrière les trois hommes, le buste d'Albert Dyserynck, ex-président du FCB décédé dans un accident de voiture en 1931. Cette stèle n'est qu'un fragment du grand monument d'hommage érigé à l'époque et financé en partie par le rival du Cercle.

Le trio s'est réuni sans le savoir en un lieu symbolique de cette solidarité entre frères ennemis. "Je préfère le Club lors des derbys mais je supporte la ville de Bruges avant tout. Certains sont plus radicaux dans la rivalité, pour moi ce n'en est pas vraiment une", développe Frederik. Ses amis cerclistes sont plus chauvins : picoler dans un verre à l'effigie d'Hugo Siquet, ancien Vert et Noir maintenant joueur du Club, met le papa "dans une situation difficile", rient-ils. Au fait, l'astuce de Philip fonctionne : après cinq minutes en anglais, la discussion bascule dans un français parfait. "On l'a appris à l'école", justifie Frederik (47 ans). Des chants s'extirpent du stade, que se partagent Club et Cercle depuis 1975. On a hâte de le découvrir tant le champ lexical du mot "vétuste" a été labouré par tous nos interlocuteurs. Il porte le nom de Jan-Breydel (qui a sa statue au côté de Pieter de Coninck sur la Grand-Place), un des leaders des Matines de Bruges, un massacre des partisans du roi de France Philippe Le Bel dont les Flamands ne supportaient plus le joug au début du XIV^{e} siècle.

Ambiance de rave-party

De l'extérieur, un bloc de béton gris, à l'intérieur, une architecture simpliste avec des tribunes très verticales à deux étages (donc on voit bien) et un petit toit de chaque côté qui laisse la part belle au soleil à cette heure zénithale. L'ensemble a un goût vintage appréciable. "J'espère un jour pouvoir jouer dans un nouveau stade, nous confiera pourtant Hans Vanaken, capitaine et légende du Club (plus de 500 matches depuis 2015). Les toilettes, les infrastructures pour les supporters, c'est trop vieux. Et je crois qu'il y a une liste d'attente pour de futurs abonnés !" Ah, le sujet du "nouveau stade". Depuis plus de vingt ans et la volonté des deux clubs de déménager dans deux enceintes modernes, rien ne bouge par manque de terrains constructibles et opposition des résidents.

Pour le Cercle, le Jan Breydelstadion (29 000 places) sonne creux (environ "7 000 spectateurs", d'après Frederik). Pour le Club, il est plein. Au premier but, l'air de *Seven Nation Army* des White Stripes est repris à l'unisson dans une ambiance assourdissante à laquelle je ne m'atten-



STADES

1. Stade Jan-Breydel (anciennement Olympiastadion), Koning Leopold III-laan 50, Brugge.
Clubs résidents FC Bruges et Cercle Bruges.
Inauguration 1975 (et 1998 dans sa version la plus récente).
Capacité 29 022 places.

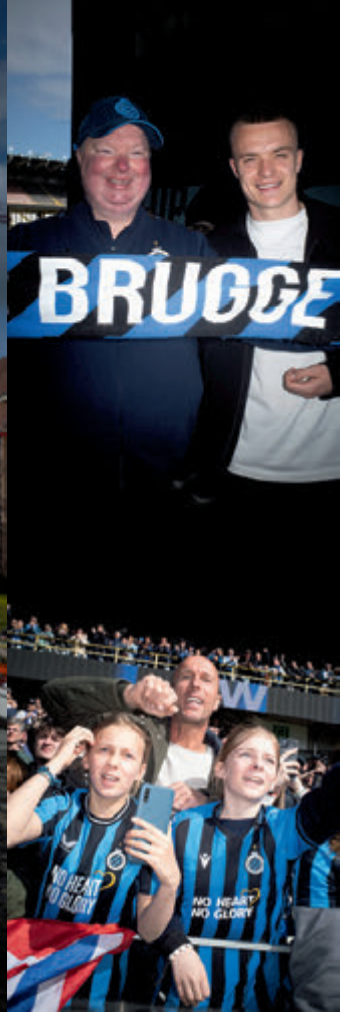
2. Projet du nouveau stade site Olympia, Koning Leopold III-laan, Brugge.
Club résident FC Bruges.
Inauguration estimée 2027. Le projet a été validé par le gouvernement flamand et la ville de Bruges mais est contesté par des riverains au Conseil du contentieux des permis (verdict attendu courant août 2025).
Capacité 40 000 places.

dais pas. La légende veut que cet hymne sportif mondial ("Po polo po po pooo po") l'est devenu grâce aux fans de Bruges avant un match de C1 face à l'AC Milan, en 2003. À la mi-temps, Anderlecht, mené 1-0, ne voit pas le jour. On s'en cache aussi en s'aventurant sous les tribunes. Aux abords des bars, décor de rave-party : les fans se refont les meilleurs moments de la première période sur de petits écrans plats d'une époque révolue, on nage dans les fumées de cigarettes et un DJ joue dans un coin des sons saturés. Dans la tribune Nord, on retrouve Philip qui nous présente ses amis wallons. On se croirait presque dans une curva argentine, entassés là où débutent les chants. Certains sont en anglais, beaucoup nous sont traduits du flamand : "Tous les Bruxellois sont des losers !" Et, beaucoup plus choquant : "Qui ne saute pas est un juif." "Le surnom des supporters d'Anderlecht", précise Philip.

Changement d'ambiance. Sur notre droite, un homme fait le salut de Kühnen. Un symbole néo-nazi pour lequel un groupe de supporters a été dissous par le Club en août dernier. Les chants antisémites, eux, sont l'œuvre d'une majorité. "C'est un sujet délicat, expose l'historien Vanysacker. Je ne vais pas les défendre mais, pour contextualiser un peu, Bruges a été le premier club belge à avoir un joueur israélien *(Ronny Rosenthal)* donc ça n'a pas grand-chose à voir avec ça. Dans les années 1960, Anderlecht était le club riche, influent, et on a commencé à les traiter de « juifs ». Ça n'avait pas une connotation choquante à l'époque mais aujourd'hui, on ne devrait pas pouvoir chanter cela. Certains jeunes supporters n'en ont pas conscience." Depuis le courrier d'alerte du Comité de coordination des organisations juives de Belgique en 2017, une polémique a secoué Bruges lorsque, en 2021, le jeune ailier Noa Lang (21 ans alors) avait entonné l'un de ces chants avec les fans. "« Les Paysans » pour les supporters de Bruges, « les Bourges » pour ceux du FC Malines, « les Schtroumpfs » pour ceux de Genk et « les juifs » pour ceux du RSCA. Ce sont des surnoms bien souvent adoptés par les fans de l'équipe elle-même", avait dédramatisé le FC Bruges dans un communiqué.

Anderlecht, le vrai rival

"Boeren" ("paysans") est un mot que l'on entend effectivement en boucle et en chœur après chaque but du Club. "Cela a débuté après un match contre Antwerp au début du XX^{e} siècle, nous explique Vanysacker. Les supporters de Bruges avaient sauté sur les voitures des joueurs et des officiels d'Antwerp comme des bandits. Dans les journaux locaux, on les avait traités de « Boeren », de paysans sans la moindre éducation. Et les supporters du FCB ont fini par s'approprier fièrement le terme." Les fans du Cercle sont "les Treuten", "un terme qui désigne une femme qui passe •••



Que ce soit le long des canaux ou au stade, le Club Bruges, en course pour un cinquième titre de champion en six ans, peut se targuer d'un fort soutien populaire dans toutes les catégories d'âge.

••• son temps à se plaindre" (Vanysacker), utilisé pour se moquer quand ils pointent des erreurs d'arbitrage, par exemple.

Mais c'est bien la rivalité avec Anderlecht qui est la plus marquée. "Car ils ont gagné énormément de titres à partir des années 1960, avance le professeur de l'université théologique de Louvain. Et surtout, je l'ai même senti dans ma famille, en Flandre occidentale il y a longtemps eu un sentiment d'infériorité envers Bruxelles, la grande ville francophone. On disait : « Anderlecht a toujours de l'argent ; Anderlecht influence les arbitres… »" La Flandre occidentale rurale, qui a son dialecte sous-titré par la télé flamande, a trop souffert du dédain des voisins plus urbains – même d'Anvers, dont le derby pour la domination des Flandres est surnommé "le hate game" ("match de la haine").

Le Club, la nouvelle place forte belge

Les choses ont bien évolué : Bruges est prospère avec le tourisme de masse qui investit ses maisons mitoyennes au pignon à gradins (cette forme d'escalier typique sur les toits), et le rapport de force sur le terrain s'est inversé. "Anderlecht est le club historique de Belgique avec son record de titres *(34)* mais le FC Bruges est le plus grand club depuis une décennie avec ses six titres *(depuis 2016 ; 19 au total, et potentiellement un vingtième à l'issue des play-offs fin mai, ce qui lui permettrait d'arborer une deuxième étoile)*", expose Valerie

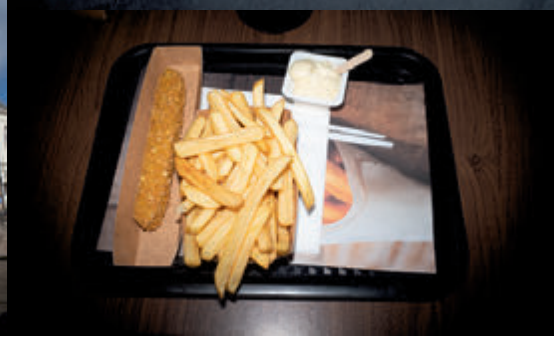
ON VISITE QUOI ? *La Venise du Nord*

1. Les canaux
"C'est Venise qui est la Bruges du Sud", d'après Frank *(photo),* le capitaine pendant notre balade d'une trentaine de minutes sur les canaux qui sillonnent le bourg flamand. Cette visite en bateau offre le luxe de tout voir ou presque : de la place du marché aux poissons à la vieille cathédrale Saint-Sauveur, en passant par l'ancien hôpital Saint-Jean et la loge des bourgeois, sous une multitude de ponts et devant ces maisons colorées sublimes aux toits caractéristiques. Le guide alterne entre français et anglais et multiplie les anecdotes. Prix : 15 euros.

2. Le musée Groeninge
Jan van Eyck, Hans Memling, Gerard David, Jérôme Bosch… Ces peintres - primitifs flamands - néerlandais du XV[e] siècle, dont certains tableaux sont mondialement célèbres, sont à découvrir en franchissant les portes de ce musée. Ils témoignent de l'influence artistique de Bruges au fil des siècles. Prix : 15 euros.

3. Le beffroi
On n'entend que lui (son carillon compte 47 cloches !) et lui faire face sur la Markt (Grand-Place) est une invitation au défi : avec ses 366 marches, il offre une vue dominante en plein centre-ville, à 83 mètres de haut. Prix : 15 euros.

4. La brasserie *De Halve Maan*
Les cartes des restaurants de Bruges listent plus de bières que de plats. Il serait dommage de ne pas chercher à comprendre le fonctionnement d'une brasserie, avec vue sur la ville au sommet, et dégustation au pied (il y a même une bière sans alcool). Prix : 16 euros.



Van Avermaet, journaliste du *Nieuwsblad.* "Quand on voit les millions rapportés par la Ligue des champions… C'est plus qu'un âge d'or", savoure Philip. Les identités longtemps rattachées aux trois grands clubs belges contemporains – "le Standard de Liège réputé pour sa ferveur, Anderlecht pour sa finesse technique, et Bruges pour son pragmatisme et son travail", d'après Louis Janssen, journaliste du quotidien francophone *La Dernière Heure* – ces clichés, donc, sont périmés. En grande partie grâce à la gestion du président du Club, Bart Verhaeghe, un "Bekende Vlaming".

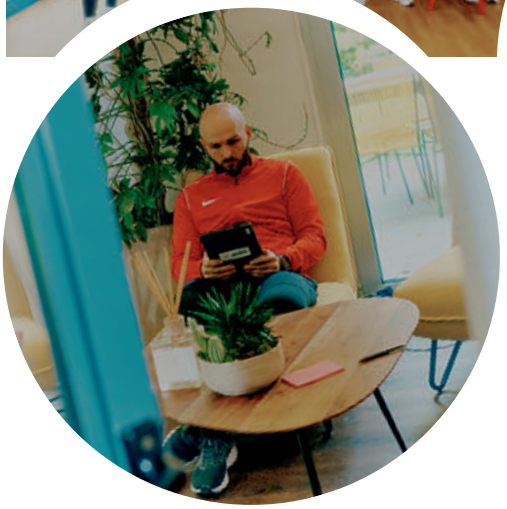
"C'est une expression un peu bizarre pour désigner ces Flamands très célèbres en Flandres uniquement. Un chanteur, un acteur, quelqu'un de la télé, nous explique Janssen. Verhaeghe est beaucoup critiqué en dehors de Bruges car il renvoie une certaine arrogance et a de l'influence à la Ligue. Mais Bruges est un exemple sportif et financier." D'ailleurs, le Club s'impose 2-0 avec maîtrise. Les joueurs sont attendus par une cinquantaine de fans à la sortie du stade. Je suis frappé par cette proximité : sans passer par le moindre attaché de presse, Vanaken, le capitaine d'une équipe huitième-finaliste de la C1, se rend disponible pour nous parler de son attachement aux valeurs familiales du Club, alors que sa jeune fille le réclame. On n'oublie pas la bataille du Cercle pour une survie en D1. Le suspense dans son groupe de relégation pourrait le pousser à un barrage contre une équipe de D2. Émoussés par la Ligue Conférence, les Vert et Noir paient aussi leur inexpérience.

Le Cercle, l'équipe de la ville

"Pour nous, le plus important est de développer les jeunes talents, explique Louis-Philippe Depondt, le responsable communication. On verra ensuite s'ils peuvent être joueurs de Monaco ou vendus à un autre club." À l'image de Radoslaw Majecki, gardien de l'ASM à l'issue d'un prêt d'un an en Belgique, le Cercle est un satellite du Rocher depuis 2017. "On a un peu l'impression d'être un club numéro 2", lâche Yannick. "Oui mais sans Monaco vous seriez encore en D2", complète son ami Frederik. "L'erreur serait de comparer le Cercle avec le Club, tranche Depondt. On a deux identités très différentes : le Club est une équipe nationale, le Cercle est l'équipe de la ville *(« De ploeg van't stad », le slogan).* Les Brugeois supportent le Cercle, c'est quelque chose qui nous rend fiers."

"Le petit contre le grand, ça a remplacé la rivalité historique du catholique contre le libéral-socialiste", résume Vanysacker. L'un des clubs les plus vieux de Belgique (126 ans) grandit à son rythme. Bruges est une ville de briques et de barques pleine de contrastes. Dans le centre, chants d'oiseaux et défilé des calèches sur les pavés sont tantôt couverts par les moteurs des voitures de luxe. Le bleu du ciel tranche avec le gris de l'eau. Jour de chance pour nous, c'est souvent l'inverse. ⬢ L. He.

Bene, Belle ou Bibi, les trois ours mascottes du Club Bruges, peuvent se réjouir. Simon Mignolet (en bas, à gauche) et ses coéquipiers ont rapporté dans l'armoire aux trophées une douzième coupe de Belgique. Les fans attendaient cela depuis 2015.



CASQUÉS, PRÊTS..., DÉGAGEZ !

Pour améliorer la prise de décision des gardiens lors d'une passe en retrait, le centre de recherche de la FFF utilise la technologie de la réalité virtuelle.

Par Luc Herincx, à Clairefontaine. Photos Julien Lienard/L'Équipe

Il y a quelque chose de clownesque à voir ce physique de judoka trépigner et tourner la tête dans tous les sens. "Il était pareil au Parc des Princes !" chambre un camarade de promo. "C'est bizarre, hein !", lâche Apoula Edel en posant le casque de réalité virtuelle. "J'avais un doute sur ces trucs-là, je regrettais que le foot qu'on a connu se transforme avec les technologies. Mais c'est en train de me faire changer d'avis."

L'ancien portier du PSG fait partie des quinze entraîneurs de gardiens en formation (CEGB, niveau 2) cobayes du centre de recherche de la FFF, ce 22 avril. L'expérimentation est menée par Mathis Tiercery, dont la thèse cherche à mesurer l'effet d'un entraînement en réalité virtuelle pour un gardien à qui l'on adresse une passe en retrait. "Pour les capacités techniques, rien ne remplacera le terrain. Mais on fait l'hypothèse que l'entraînement immersif peut apporter une plus-value dans l'amélioration de la prise de décision", explique l'ingénieur. Avec un avantage de taille : le travail se déroule en autonomie.

Reproduire l'environnement du terrain

Pour être plus concret, Tiercery m'a donné une manette et posé un casque sur la tête. D'abord flous, les joueurs virtuels qui m'entourent deviennent nets en resserrant les lanières. Ce sont des silhouettes semblables aux jeux vidéo du début des années 2000. Peu réalistes donc, mais la sensation de profondeur en 3D et la situation de jeu parfaitement crédible me font oublier le virtuel.

Et pour cause, ce sont de vrais déplacements extraits de matches de Ligue 1. Un texte m'explique : je vais devoir choisir à qui donner le ballon pour faire progresser mon équipe. Mes coéquipiers enchaînent trois passes et le ballon vient vers moi. Vite, avec l'index sur la commande, je désigne un joueur libre proche de la ligne du milieu de terrain. Dans une autre situation, l'exercice me demandera d'effectuer une passe de conservation du ballon. S'il s'impose, un dégagement est toujours possible. "Lorsque l'on travaillera avec des jeunes, l'objectif sera d'étoffer leur bagage tacti-

BLESSÉS, ARBITRES ET SCOUTS, LES PROCHAINS COBAYES ?

La réalité virtuelle ouvre tout un champ des possibles que Mathis Tiercery catégorise en trois axes. D'abord, l'entraînement des capacités cognitives tel qu'il l'étudie pour les gardiens, mais pourquoi pas aussi pour les arbitres. Un article scientifique de l'université libre d'Amsterdam a montré que le scan visuel et les mouvements de tête avec le casque sont similaires à ceux effectués en conditions réelles, alors que l'analyse vidéo utilisée pour préparer les arbitres livre des résultats plus éloignés. La "VR" pourrait aussi permettre à un joueur blessé de maintenir ses fonctions perceptivo-cognitives sans utiliser le reste du corps. Enfin, Tiercery mentionne "la détection", l'un des volets promus par l'entreprise Rezzil qui a développé un test délivrant un score de capacités cognitives. "On peut retenir plusieurs données comme la fréquence de scan du joueur sur le terrain, comment il utilise chaque jambe, le temps mis à prendre une décision", énumère Liam Kiziltan, responsable marketing de la marque britannique. Mais l'efficacité reste à démontrer car "il y a peu d'études scientifiques sur le sujet pour l'instant", précise le doctorant français. ⬢ **L. He.**

À Clairefontaine, quinze entraîneurs de gardiens en formation, dont Apoula Edel (ci-dessus), servent de cobayes pour juger de l'effet d'une séance en réalité virtuelle.

que puisqu'un gardien moderne peut connaître trois entraîneurs la même saison avec des principes de jeu différents", détaille le chercheur.

L'application développée en coopération avec le laboratoire Mouvement, Sport, Santé (M2S) de l'université Rennes 2 – laboratoire de rattachement de Tiercery –, est déjà fascinante, mais je regrette de ne pas ressentir l'atmosphère d'un grand match. "On a aussi l'envie de reproduire l'environnement d'un vrai terrain avec la visualisation et pourquoi pas le bruit des tribunes, car on sait que le stress a une vraie influence sur la prise de décision", rassure Tiercery. Le protocole est rigoureux, cela prend du temps alors que des solutions d'un autre registre à destination des clubs professionnels sont déjà sur le marché. En Angleterre, la start-up Rezzil fondée en 2017 dit fournir ses applications à près de la moitié de la Premier League mais en comparaison du modèle de la FFF qui s'est focalisé sur une action du gardien, ce sont des "jeux" généralistes sans effet démontré scientifiquement. "Ce n'est pas parce que je suis costaud à *Wii Tennis* que je vais être bon sur le court", image Anthony Sorel, ingénieur de recherche qui encadre la thèse de Tiercery.

"J'avais un doute sur ces technologies. Mais c'est en train de me faire changer d'avis." Apoula Edel, ancien gardien du Paris-SG

Entre virtuel et terrain : la réalité mixte

Le pôle breton travaille sur le sujet depuis le début des années 2000. "On a commencé par le hand et le rugby avec des casques au champ de vision très réduit à l'époque, expose Benoît Bideau, le directeur. Puis aux alentours de 2010, Christophe Revel, entraîneur des gardiens de Rennes, nous a sollicités pour entraîner la prise de décision de Benoît Costil. Il a été hyper volontaire avec une à deux séances de VR *(virtual reality)* par semaine."

L'ensemble des expérimentations ont soulevé la nécessité d'apporter des modifications techniques, notamment pour le mouvement de la passe. "Pour travailler ainsi les capacités perceptivo-motrices", précise Tiercery. Rezzil a déjà son capteur au pied mais il manque de réalisme car il ne prend pas en compte, par exemple, l'effet mis selon la surface de pied utilisée. Un nouveau concept pourrait résoudre ce genre de problème. "On éliminerait toutes les limites qui touchent aux capacités motrices, expose Tiercery. Le gardien serait sur un vrai terrain avec un casque qui reproduit l'environnement virtuel mais un entraîneur lui enverrait un vrai ballon." La réalité mixte. ⬢

PIXIE ITINÉRAIRE D'UNE ROCK STAR

Avant de devenir l'actuel sélectionneur de la Serbie, Dragan Stojkovic a été le plus grand numéro 10 yougoslave. De Belgrade, où il a percé, au Japon qui l'adule, en passant par l'OM où son genou gauche s'est brisé, balade dans les souvenirs du sixième du Ballon d'Or 1989. Par Tom Bertin. Photos Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

Le meilleur client de la ligne aérienne Belgrade-Paris sort de la foule, costume bleu foncé et regard noir. Superstar en Serbie et idole à Marseille, l'ancienne gloire yougoslave Dragan Stojkovic a préféré élire domicile au nord du XVIe arrondissement de Paris, "une des plus belles villes du monde". Accompagné de son fils Marko et dans un français presque parfait saupoudré d'un accent balkanique, "Pixie" a accordé une heure à *France Football* à l'automne dernier à la terrasse d'un café.

Un honneur – partagé – pour celui qui était promis au Ballon d'Or, lui le plus grand numéro 10 de l'ex-Yougoslavie. "Sans blessure, je suis sûr à 100 % que j'en aurais gagné un. Avec ma puissance, ma technique, mon aura... Personne ne pouvait m'arrêter, assure celui qui, outre le talent, a l'orgueil des plus grands. Messi à Barcelone ou Ronaldinho au PSG, c'était impossible de défendre contre eux. Moi, j'étais de cette trempe-là."

Un anonymat bienvenu en France

Mais les souvenirs de ses exploits passés s'étiolant, l'actuel sélectionneur de la Serbie est chahuté au pays. Car s'il y est devenu le premier coach à qualifier les Aigles pour deux compétitions internationales d'affilée, Stojkovic a déçu avec deux dernières places et aucune victoire en phase de groupes (contre le Brésil, le Cameroun et la Suisse à la Coupe du monde 2022 ; face à l'Angleterre, le Danemark et la Slovénie à l'Euro 2024).

La seconde déconvenue a marqué une rupture avec les supporters, dont beaucoup réclament son départ. "Sur les réseaux sociaux, on te coupe la tête tout de suite. Hier, j'étais roi et aujourd'hui, je ne connaîtrais rien au foot ! N'importe qui peut dire n'importe quoi, on parle de ta famille, de la montre que tu portes", soupire-t-il. Fier, mais pas buté, le technicien de 60 ans admet avoir douté. "Après l'Euro, j'ai proposé à la Fédération de partir. On m'a répondu : « Non, on continue avec toi. »"

Sur les traces de...

Costume bleu sombre sous le pont de Bir-Hakeim lors de notre rencontre à l'automne dernier (à droite), Dragan Stojkovic a choisi la Ville Lumière comme lieu de résidence. Meneur de jeu de talent au cours de sa carrière, il a fait les beaux jours du Radnicki Nis, sa ville natale (ci-dessus), avant de briller en Europe sous les couleurs de l'Étoile Rouge de Belgrade, Marseille et l'Hellas Vérone (à droite). Page de droite, il apparaît souriant au côté de sa femme Snežana et deux de ses trois enfants en marge d'un match de Championnat entre le club yougoslave et Banja Luka en 1992.

"Dès le début, j'étais le meilleur. J'ai toujours été surclassé"

••• Loin du tumulte de son pays natal, le sixième du Ballon d'Or 1989 se délecte de l'anonymat que lui offre la Ville Lumière. Relatif, du moins, en témoignent le klaxon et les cris d'un chauffeur poids lourd croate, après ses quelques pas sur le pont de Bir-Hakeim. Il faut dire que la confiance qu'il affiche, son visage froid et sa dégaine avec lunettes de soleil attirent l'œil. Hors des trêves internationales, il se réjouit de voir ses cinq petits-enfants "s'amuser chaque jour". Comme lui au cœur des années 1970, à Nis, sa ville natale.

Tom et Jerry, Yamal et Messi

Grand fan du dessin animé *Pixie and Dixie* (version yougoslave de *Tom et Jerry*), à qui il doit son surnom, le petit Dragan s'éprend encore plus du ballon. "C'était une obsession, une passion, un amour", se remémore-t-il, en imitant le bruit des filets qui l'a toujours subjugué. Également bon au hand et au basket, l'enfant prodige opte pour le foot, à 14 ans. "Mon premier entraînement, c'était à l'été 1979. Je jouais tout seul, je faisais ce que je voulais, j'avais ce truc. Les gens disaient : « Waouh, c'est quoi ça ? »" La même année, il inscrit 15 buts en un seul match. "Dès le début, j'étais le meilleur. J'ai toujours été surclassé."

Il fait ses premiers pas dans le monde pro à 16 ans sous le maillot du Radnicki Nis, en D1. "C'était le rêve. Tu fais un match extraordinaire le week-end et le lundi matin, à l'école, tout le monde te regarde avec admiration. Je suis devenu une star très tôt", se marre-t-il, en se comparant à Lamine Yamal. Le talent du bonhomme d'1,75 m l'emmène rapidement en sélection. Il la découvre à 18 ans, en amical face à la France (0-0). Un souvenir vite dissipé car les Bleus battront la Yougoslavie l'été suivant en poules de l'Euro 1984 (3-2) puis en demi-finales des JO de Los Angeles (4-2 a.p.).

La spectaculaire ascension de Pixie vit son premier entracte, le temps d'un an de service militaire. En son absence, son club descend en D2. Après une saison et une remontée, Stojkovic, devenu trop grand pour Nis, part écrire sa légende 200 kilomètres plus au sud : à l'Étoile Rouge de Belgrade. Le brassard s'accroche rapidement à lui et le numéro 10 flotte sur son

Le classement de 1989

1. **Marco van Basten** (HOL, AC Milan) 119 points
2. **Franco Baresi** (ITA, AC Milan), 80 pts
3. **Frank Rijkaard** (HOL, AC Milan), 43 pts
4. **Lothar Matthäus** (RFA, Inter Milan), 24 pts
5. **Peter Shilton** (ANG, Derby County), 22 pts
6. **Dragan Stojkovic** (YOU, Étoile Rouge), 19 pts
7. **Ruud Gullit** (HOL, AC Milan), 16 pts
8. **Gheorghe Hagi** (ROU, Steaua Bucarest), 11 pts
-. **Jürgen Klinsmann** (RFA, Stuttgart/Inter), 11 pts
10. **Jean-Pierre Papin** (FRA, Marseille), 10 pts
-. **Michel Preud'homme** (BEL, Malines), 10 pts
12. **Olexeï Mikhaïlitchenko** (URSS, Dynamo Kiev), 6 pts
13. **Michel** (ESP, Real Madrid), 5 pts
14. **Andreas Brehme** (RFA, Inter Milan), 3 pts
-. **Paulo Futre** (POR, Atlético de Madrid), 3 pts
-. **Karl-Heinz Riedle** (RFA, Werder Brême), 3 pts
17. **John Barnes** (ANG, Liverpool), 2 pts
-. **Pat Bonner** (IRL, Celtic Glasgow), 2 pts
-. **Glenn Hysen** (SUE, Fiorentina/Liverpool), 2 pts
-. **Oleg Kouznetsov** (URSS, Dynamo Kiev), 2 pts
-. **Andreas Möller** (RFA, Borussia Dortmund), 2 pts
-. **Julio Salinas** (ESP, FC Barcelone), 2 pts
23. **Thomas Häßler** (RFA, FC Cologne), 1 pt
-. **Ronald Koeman** (HOL, PSV/FC Barcelone), 1 pt
-. **Robby Langers** (LUX, Orléans/Nice), 1 pt
-. **Gary Lineker** (ANG, Tottenham), 1 pt
-. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 1 pt
-. **Theo Snelders** (HOL, Aberdeen), 1 pt
-. **Gianluca Vialli** (ITA, Sampdoria), 1 pt
-. **Olexandre Zavarov** (URSS, Juventus), 1 pt

Alain Landrain/L'Équipe - Michel Deschamps/L'Équipe - facebook@Slike starog Niša i okoline

dos. Lui en était un vrai. "Le numéro 10, c'était le symbole d'une équipe, son cerveau", assure-t-il, en nommant Platini, Zico, Maradona puis Zidane, Messi et Neymar. Des profils devenus rares. "Aujourd'hui, les entraîneurs les poussent à défendre et à jouer simple, en deux touches. Contrôle, passe, contrôle, passe… Comment on peut juger la qualité d'un joueur ?"

En son temps, c'est justement par ses dribbles, sa technique et sa vision du jeu que l'esthète a conquis ses nouveaux supporters. Meilleur joueur et buteur de l'Étoile Rouge lors de ses trois premières saisons, le meneur de jeu sait se sublimer dans les grands matches : un corner rentrant lors du derby éternel face au Partizan, des récitals en C1 contre le Real Madrid en 1987 (4-2, quarts aller) puis l'AC Milan en 1989 (1-1 en huitièmes)… "J'étais le meilleur joueur de Yougoslavie", affirme-t-il, au moment d'évoquer le doublé Coupe-Championnat lors de sa quatrième et ultime saison à Belgrade. Son importance est telle qu'en 1990, il devient le cinquième à être décoré du titre honorifique d'Étoile de l'Étoile Rouge.

"On avait l'impression de danser avec la plus belle fille" Diego Maradona

L'amour ouf de Bernard Tapie

Au sommet de son art, le milieu offensif dispute en Italie le Mondial 1990, contrairement à la France, dominée en qualifications lors des éliminatoires (3-2 à Belgrade, but vainqueur de Stojkovic ; 0-0 au Parc des Princes). Deuxième de son groupe, la Yougoslavie sort l'Espagne (2-1 a.p.) en huitièmes de finale. Enfin, "je l'ai quasiment éliminée tout seul", s'amuse l'auteur de deux buts sublimes, dont un sur coup franc direct. "Je n'oublierai jamais son nom. Il a été l'architecte de notre défaite. C'était un sacré milieu de terrain", nous confie douloureusement Alberto Gorriz, défenseur de la Roja à l'époque.

En quarts, le Yougoslave affronte l'Argentine de Maradona, son idole. "Il a toujours été un modèle pour moi, c'était le meilleur joueur du monde, admire-t-il encore. Je regardais son échauffement, il s'amusait avec le ballon. Je me disais : « Aujourd'hui, c'est mon match. Je vais tout faire pour être plus fort que lui. » " La partition héroïque de la Yougoslavie, réduite à dix dès la 31e minute, ne suffit pas. La bande à Stojkovic s'incline (0-0 a.p., 2-3 aux t.a.b.) mais Pixie a gagné le respect du Pibe de Oro. "À la fin du match, c'était moi le meilleur sur la pelouse", assure-t-il. Après ça, l'échange de maillot entre les deux 10 sonne presque comme une passation. "Quel joueur de football fantastique Stojkovic était ! Il jouait et se déplaçait si bien sur le terrain qu'on avait l'impression de danser avec la plus belle fille. C'était une superstar !", déclarait Diego Maradona au média serbe *Blic,* en 2015.

À l'été 1990, le joueur du moment pose ses valises à Marseille. Malgré les intérêts de l'AC Milan et de la Juventus, c'est Bernard Tapie qui rafle la mise pour 49 millions de francs (environ 13 M€ actuels), transfert le plus cher de l'histoire à l'époque derrière… Maradona. "Fin novembre 1989, Bernard Tapie est arrivé à Belgrade tout seul et a dit à l'Étoile Rouge : « Je suis venu acheter Stojkovic. C'est le joueur qui me manque pour gagner la Ligue des champions » ", narre l'intéressé. Le Serbe accepte, le même rêve en tête. "Si on •••

Buzzi/Imago/Psnewz - Alain de Martignac/L'Équipe

Sur les traces de...

••• gagne la Coupe d'Europe, c'est qui le Ballon d'Or ? Bah, c'est moi !, lance-t-il. À ce moment-là, j'étais le meilleur au monde. Maradona était fini, Van Basten blessé. Je n'avais pas de concurrence."

Entré à la pause face à Nice (1-0) pour ses débuts, l'élégant créateur éblouit le Vélodrome. "C'était magique. Je fais une mi-temps extraordinaire." Dès son deuxième match, le diamant se fissure à Metz (2-0), le 27 juillet 1990. Lors d'un choc avec le gardien, le cartilage de son genou gau-

Dragan Stojkovic
60 ans. Né le 3 mars 1965 à Nis (actuelle Serbie).
1,75 m ; 73 kg. Milieu offensif.
International yougoslave (84 sélections, 15 buts).

Parcours de joueur
Radnicki Nis (1981-1986), Étoile Rouge de Belgrade (1986-1990), Marseille (1990-1994), Hellas Vérone (prêt, 1991-1992), Nagoya Grampus Eight (1994-2001).

Palmarès de joueur
Championnat de Yougoslavie 1988 et 1990 ; Coupe de Yougoslavie 1990 ; Championnat de France 1991 ; Coupe de l'Empereur 1995 et 1999 ; Médaille de bronze aux JO 1984.

Bruno Fablet/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

Recruté à grands frais par Bernard Tapie à l'été 1990, Dragan Stojkovic conserve un souvenir mitigé de son expérience à Marseille (à gauche, lors d'OM-Bordeaux, en septembre 1993). Propulsé star de son sport au moment de son éclosion à l'Étoile Rouge de Belgrade (ci-dessous, en 1988), le Serbe est devenu une idole au Japon au moment de son passage au Nagoya Grampus Eight (à droite, face au Gamba Osaka en mars 1995).

che explose. "Avant ça, je suis tombé des milliers de fois. Mais là, j'ai tout de suite su que c'était grave." Opéré en novembre, il ne revient en forme qu'en fin de saison, juste avant la finale de la Coupe des clubs champions européens 1991 face à… l'Étoile Rouge. Le match de sa vie. "Je n'ai pas compris. Pendant une heure, je me suis échauffé. Tout le monde m'appelait, sauf Raymond Goethals. Je me disais : « Mais, il m'a oublié ou quoi ? »", enrage encore le numéro 12 olympien.

Exfiltré en Italie, exilé au Japon

Entré à la 112e, il touche à peine le ballon avant les tirs au but. Malgré l'incitation de son coach, le spécialiste de l'exercice refuse de faire partie des frappeurs. "J'étais en colère. Je lui ai dit : « Tu n'as qu'à le faire toi-même. Tu m'as fait jouer huit minutes, tu ne m'as pas respecté. »" Et c'est l'Étoile Rouge qui monte sur le toit de l'Europe (0-0 a.p., 5-3 aux t.a.b.). "C'était un cauchemar, mais je pense que j'ai pris la bonne décision. Dans ma tête, je me disais : « Non, je ne peux pas tirer contre eux. » Putain, c'est mon ancien club, il faut comprendre ça !"

L'OM, pour sauver le soldat Pixie – et son investissement –, le prête la saison suivante à l'Hellas Vérone, en Serie A. Malgré une vingtaine de matches disputés, la magie ne revient pas. À nouveau lâché par son corps à son retour en Provence, le Yougoslave ne joue pas de la saison suivante et ne fait donc pas partie du groupe marseillais champion d'Europe en 1993. Le train est passé sans lui. "C'était une période très difficile. J'essayais de récupérer avec des entraînements spécifiques dans des piscines, sur le terrain, sur la plage…"

"Marseille avait besoin de Pixie à 100 %, pas à 50, 60 ou 70. Ça m'a rendu triste. Pour le club et les supporters"

Relancé par Wenger

Il ne revient qu'en septembre 1993, un an et deux mois plus tard, titulaire face à Saint-Étienne (3-1). Pour sa dernière saison à Marseille, où sont nés deux de ses enfants, l'étoile brille par intermittence (5 buts en 19 matches). "Marseille avait besoin de Pixie à 100 %, pas à 50, 60 ou 70. Tout le monde sait que ce que j'y ai fait, ce n'était rien par rapport à ce dont j'étais capable. Ça m'a rendu triste. Pour le club et les supporters."

En fin de contrat en juin 1994 et, au vu des "turbulences avec l'affaire VA/OM", l'éternel espoir de 29 ans part loin, à Nagoya Grampus Eight, au Japon. "J'avais beaucoup d'offres en France, mais si je devais rester en France, c'était à Marseille." En J-League, Stojkovic s'éclate. Encore plus après l'arrivée d'Arsène Wenger, en janvier. "On le pensait fini à cause de son genou. Quand je suis arrivé, miracle, il n'avait rien du tout. Je lui ai demandé s'il était prêt à faire les efforts pour devenir le joueur qu'il pouvait être. Il m'a dit oui et je l'ai fait travailler extrêmement dur. Il a souffert, mais il a réussi à étaler tout son talent", retrace le technicien français, encore marqué par ce joueur "attachant".

Leur "relation extraordinaire" porte ses fruits : le soyeux numéro 10 est élu meilleur joueur du Championnat japonais en 1995. "Pixie était exceptionnel, soupire •••

Alain de Martignac/L'Équipe - Buzzi/Imago/Psnewz

L'ancien Marseillais s'est confié pendant une heure à Tom Bertin à la terrasse d'un café parisien.

••• Wenger. Pas un grand défenseur, mais un créatif extraordinaire par ses passes et ses dribbles. Il avait le caractère entêté des grands joueurs, de ceux qui se sentent responsables de gagner les matches à eux seuls."

À son départ à Arsenal en 1996, "le Professeur" tente de glisser le Serbe dans ses valises. Son amour pour le pays du Soleil-Levant, son confort de vie et la stabilité de ses trois enfants le poussent à accepter de rempiler pour deux ans. "J'ai prolongé avec Nagoya à 17 heures. Arsène m'attendait dans un hôtel à 18 heures, rembobine-t-il. Quand je le lui ai annoncé, il était déçu, mais m'a dit : « Tu es un des trois meilleurs joueurs que j'ai connus, avec Glenn Hoddle et George Weah. »" En refusant cette dernière danse en Europe, Stojkovic est devenu au Japon ce qu'il a toujours rêvé d'être : une légende. En son honneur, Nagoya renomme une rue "Avenue Pixie", la marque de voiture japonaise Toyota crée le modèle "Pixis" et le gouvernement le décore en 2015. "Là-bas, je suis comme Maradona", blague-t-il.

Après sept ans avec les Shachi rouges, il prend sa retraite. "Pixie Stojkovic, c'est une histoire incroyable. Celle d'une erreur de diagnostic : un médecin du genou lui a dit qu'il était mort pour le foot, puis il a joué jusqu'à 36 ans", s'étonne encore Arsène Wenger. Le Serbe tente d'abord une vie derrière les bureaux et devient président de la Fédé yougoslave (2002-2005) puis de l'Étoile Rouge (2005-2007). "J'ai essayé d'aider, de régler les problèmes, mais ce n'est pas pour moi. Trop de politique."

Aigles Noirs et Aigles Blancs

Sur les bancs, Pixie trouve sa juste place. Pendant cinq ans à Nagoya d'abord, où il remporte le premier titre de champion de l'histoire du club en 2010. En Chine ensuite, à Guangzhou R & F, entre 2015 et 2019. Dans cette "magnifique" ville côtière au sud de l'empire du Milieu, il "réussit à sauver le club". Après dix-huit années cumulées en Asie, Pixie rentre chez lui en 2021. "Je suis devenu sélectionneur de la Serbie parce que je connaissais bien cette génération de joueurs et je savais que je pouvais faire quelque chose avec." En faisant briller son pays, il arrivera peut-être à se pardonner son absence. Car lorsqu'il coulait des jours heureux au Japon, son pays sombrait au fil des conflits géopolitiques. "C'était une période très dure, ma famille était là-bas. Il y a eu des sanctions économiques, la vie y était compliquée. Puis en 1999, quand l'OTAN a frappé très fort, c'était une catastrophe."

> **"Un médecin du genou lui a dit qu'il était mort pour le foot, puis il a joué jusqu'à 36 ans"**
> **Arsène Wenger**

Même s'il en était loin, la guerre a affecté sa vie et sa carrière. Les sanctions prononcées par l'ONU ont privé sa génération de la Coupe du monde 1994 et des Euros 1992 et 1996. "Trois grandes compétitions perdues à cause de la politique. On a payé très cher. Mais ce n'est rien à côté de la guerre, des gens morts..." Depuis, la vie dans les Balkans s'est apaisée. Mais certaines rivalités, comme celle avec l'Albanie, perdurent. Et c'est notamment face aux Aigles Noirs (aller le 7 juin) que les Aigles Blancs de Stojkovic disputeront une place pour la Coupe du monde 2026 (dans le groupe K, avec l'Angleterre, Andorre et la Lettonie). Attendu au tournant, Pixie y jouera son avenir, son contrat prenant fin à l'issue de la compétition. Une dernière chance pour l'éternelle promesse de tenir la sienne. ⬢ T. B.

Nom Saydullaev
Prénom Narzulla
Âge 35 ans
Pays Ouzbékistan

Média championat.asia
Équipes préférées Arsenal et le Brésil
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 1

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 1/1

"LE PEUPLE RÊVE DE LA COUPE DU MONDE"

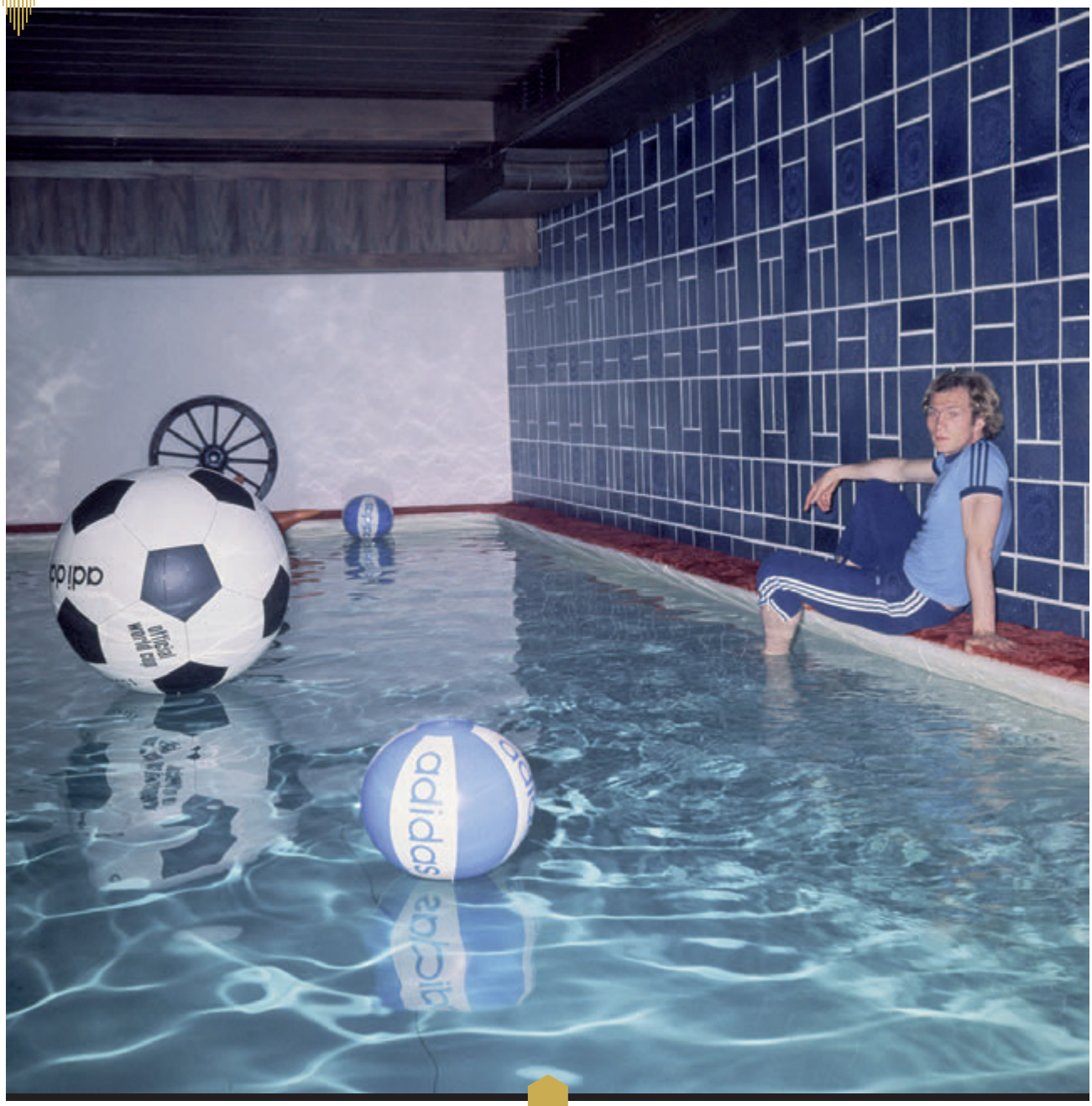
"En Ouzbékistan, de nombreux fans de foot suivent de très près la cérémonie du Ballon d'Or. Après le résultat, comme d'habitude, un grand débat s'engage. Le dernier Ballon d'Or a été ma première expérience en tant que juré *(pour les hommes et pour les femmes)*. Je me réjouis de cette opportunité. Le football est le sport numéro un en Ouzbékistan. Ces dernières années, plusieurs décrets du président de la République *(Shavkat Mirziyoyev)* ont été publiés sur le développement du football. En 2021, un club *(l'Olympic Tachkent, en D1 ouzbèke)* a été créé pour que de nombreux jeunes de l'équipe olympique puissent y jouer. Cela a porté ses fruits puisque notre sélection s'est qualifiée pour la première fois aux JO, à Paris, l'été dernier. Certes, nous n'avons pas pu sortir de notre groupe *(quatrièmes derrière la République dominicaine, l'Espagne et l'Égypte)*, mais je pense que nous avons beaucoup appris. Nos adversaires étaient très forts, l'Espagne a gagné le tournoi, l'Égypte a atteint les demi-finales.

Nous avons connu de bons joueurs, comme Maxime Chatskikh *(ex-Dynamo Kiev)*, Odil Akhmedov *(ex-FC Krasnodar)*, Server Djeparov *(le plus capé avec 128 sélections)*, mais nous avons sans doute actuellement la meilleure génération de notre histoire *(avec le capitaine Eldor Shomurodov notamment, de l'AS Rome, 41 buts en 78 sélections)*. Le défenseur central Abdukodir Khusanov *(21 ans, ex-Lens)* est le footballeur le plus talentueux et célèbre d'Ouzbékistan. Il évolue dans un club de premier plan au niveau mondial *(Manchester City)*. Chacun de ses matches suscite une grande émotion. Même ceux qui ne s'intéressent pas au foot regardent ses prestations. Il est devenu un héros pour la jeune génération.

"Khusanov, un héros pour la jeune génération"

L'équipe nationale d'Ouzbékistan *(57e au dernier classement FIFA)* était très proche de se qualifier à la Coupe du monde lors des derniers cycles. Mais en 2018, il nous a manqué deux buts *(pour la place de barragiste détenue par la Syrie ; et en 2014, le barrage continental a été perdu face à la Jordanie)*. Pour le Mondial 2026 *(les deux premiers de chaque groupe se qualifient directement pour les 16es)*, beaucoup de choses se joueront en juin lors du match aux Émirats arabes unis *(3es, quatre points derrière les Ouzbeks, 2es, à deux journées de la fin)*. Depuis l'indépendance en 1991, des millions d'Ouzbeks attendent cette qualification. Le peuple vit avec le rêve de la Coupe du monde." **Josué Charlos**

Illustration Laura Acquaviva



DANS LE GRAND BAIN

Quand, en 1970, Uli Hoeness rejoint le Bayern Munich, l'attaquant de 18 ans ne sait pas qu'il y restera presque cinquante ans. Joueur, manager et président, il a coiffé toutes les casquettes. International à 17 ans, Hoeness possède l'un des palmarès les plus riches du football ouest-allemand. En compagnie des Beckenbauer, Maier, Müller et Breitner, le natif d'Ulm remporte l'Euro 1972, la Coupe du monde 1974 et les Coupes des champions 1974, 1975 et 1976. Mais c'est en 1973 qu'il obtient son meilleur classement – onzième – au Ballon d'Or. Uli met fin à sa carrière à seulement 27 ans, en raison d'une blessure à un genou qui le handicape depuis 1975.

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN
99€
au lieu de ~~179€~~

plus de **44 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football livré** directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique **en illimité.**
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + **Le meilleur du foot international en direct vidéo** sur la chaîne L'Équipe live foot : Matches internationaux, Serie A, Coupes d'Espagne et d'Italie.
- + Accès à **toutes nos créations originales L'Équipe explore :** documentaires, podcasts et longs-formats.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~179 €~~.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 30-06-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 179€ pour 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

free soutient le **foot français**

free FOOT

free FOOT

Scannez-moi

Toute l'actualité de nos clubs partenaires !

Interviews exclusives, coulisses inédites, directs en bord-terrain...

Offre soumise à conditions. Rendez-vous sur free.fr